



CE QUE « DIEU VEUT »

AU cœur de la Deuxième Guerre mondiale, pendant la nuit du 5 mars 1942, *« Notre-Seigneur a semblé me faire sentir plus vivement qu'il refusait d'accorder la paix, à cause des crimes qui continuent à provoquer sa justice, explique sœur Lucie à Mgr da Silva, et aussi parce qu'il n'est pas obéi dans ses demandes, spécialement pour la consécration au Cœur Immaculé de Marie, bien qu'il ait mû le cœur de Sa Sainteté à l'accomplir. »*

Quand on pense que cette demande avait été annoncée, après la vision de l'Enfer, en grand secret, le 13 juillet 1917 : *« Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père. »*

Le 12 juin 1929, Notre-Dame était venue demander la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, à Tuy. Le Saint-Siège n'entendit pas le message du Ciel. Dans la soirée du 25 janvier 1938, sœur Lucie contempla, avec les religieuses de son couvent, un phénomène atmosphérique grandiose : le ciel s'embrasa d'une lueur rouge sang très vive.

Après avoir reconnu le "signe" annoncé vingt ans plus tôt par Notre-Dame, dans son Secret du 13 juillet 1917, que tous avaient constaté et que les astronomes voulaient désigner sous le nom d'aurore boréale, sœur Lucie ne se laissa pas abuser : ce n'était pas et ne pouvait être une aurore boréale.

Sa magnificence, sa visibilité aux basses latitudes, et son spectre excluaient en effet l'origine solaire de cette aurore polaire : *« Dieu s'est servi de cela pour me faire comprendre que sa justice était prête à frapper les nations coupables, et c'est pourquoi je me mis à demander avec insistance la communion réparatrice des premiers samedis et la consécration de la Russie. »*

En vain !

Après la mort du pape Pie XI et l'élection, le 2 mars 1939, de son successeur Pie XII, Notre-Seigneur renouvela ses requêtes et ses avertissements :

« Demande, insiste de nouveau pour qu'on divulgue la communion réparatrice des premiers samedis en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie. Le moment approche où les rigueurs de ma justice vont punir les crimes de plusieurs nations. Quelques-unes seront anéanties. À la fin, les

rigueurs de ma justice tomberont plus sévèrement sur ceux qui veulent détruire mon règne dans les âmes. »

Le 20 juin 1939, sœur Lucie avertissait de nouveau le Père Aparicio du péril imminent :

« Notre-Dame a promis de remettre à plus tard le fléau de la guerre si cette dévotion était propagée et pratiquée. Nous la voyons repousser ce châtiment dans la mesure où l'on fait des efforts pour la propager. Mais je crains que nous ne puissions faire davantage que ce que nous faisons, et que Dieu, mécontent, lève le bras de sa miséricorde et laisse le monde être ravagé par ce châtiment, qui sera comme il n'y en a jamais eu, HORRIBLE, HORRIBLE. »

Le 22 août 1939, la nouvelle du pacte germano-soviétique éclatait comme une bombe. Le 1^{er} septembre, Hitler envahissait la Pologne et le 3, l'Angleterre entraînait la France à déclarer la guerre à l'Allemagne.

C'est alors que, au cœur de la guerre, en novembre 1943, sœur Lucie reçut de Mgr da Silva l'ordre de rédiger le "troisième Secret", confié le 13 juillet 1917 par Notre-Dame à ses trois petits messagers. Pendant le mois de décembre, à cinq reprises, Lucie prit la plume pour le rédiger, sans y parvenir. Elle écrivit à l'évêque de Valladolid : *« Ce phénomène n'est pas dû à des causes naturelles. »* Et à Mgr da Silva : *« Qui sait si ce n'est pas le démon qui veut m'empêcher d'accomplir cet acte d'obéissance ? »*

Alors, la Vierge Marie vint elle-même lui donner la lumière et la force pour écrire le Secret : *« Tandis que j'attendais la réponse, le 3 janvier 1944, je m'agenouillai près de mon lit qui, parfois, me sert de table pour écrire, et je fis une nouvelle tentative, sans parvenir à rien ; ce qui m'impressionnait le plus, c'était que, dans le même temps, je pouvais écrire sans difficulté n'importe quoi d'autre. Je demandai alors à Notre-Dame qu'elle me fit connaître quelle était la Volonté de Dieu. Je me dirigeai alors vers la chapelle ; il était 4 heures de l'après-midi, heure à laquelle j'avais l'habitude de faire visite au très Saint-Sacrement, puisque c'est l'heure où il est d'ordinaire le plus seul et, je ne sais pourquoi, j'aime mieux me retrouver seule à seul avec Jésus dans le Tabernacle. »*

« Là je m'agenouillai au milieu, près de la marche de la table de Communion, et je demandai à Jésus qu'il me fit connaître quelle était sa volonté. Habitée

comme je l'étais à croire que les ordres des supérieurs sont l'expression certaine de la volonté de Dieu, je ne pouvais pas croire que celle-ci ne le soit pas. Et perplexe, à moitié absorbée, sous le poids d'une nuée obscure qui semblait planer au-dessus de moi, le visage dans les mains, j'attendais, sans savoir comment, une réponse. Je sentis alors une main amie, tendre et maternelle, me toucher l'épaule ; je levai les yeux et je vis ma chère Mère du Ciel.

« *« Ne crains pas, Dieu a voulu éprouver ton obéissance, ta foi et ton humilité ; sois en paix et écris ce qu'ils te demandent, mais pas ce qu'il t'a été donné de comprendre de sa signification. Après l'avoir écrit, mets-le dans une enveloppe, ferme-la et cache-la, et écris à l'extérieur qu'elle ne pourra être ouverte qu'en 1960, par le cardinal patriarche de Lisbonne ou par Mgr l'évêque de Leiria. »*

« *Et je sentis mon esprit inondé par une mystérieuse lumière qui est Dieu, et en Lui je vis et j'entendis – la pointe d'une lance comme une flamme qui se dégage, touche l'axe de la terre – celle-ci tremble : montagnes, villes, bourgs et villages avec leurs habitants sont ensevelis. La mer, les fleuves et les nuages sortent de leurs frontières, débordent, inondent et emportent avec eux dans un tourbillon maisons et gens en nombre incalculable ; c'est la purification du monde pour le péché dans lequel il est plongé. La haine, l'ambition provoquent la guerre destructrice ! Puis je sentis, parmi les battements accélérés de mon cœur et dans mon esprit, l'écho d'une voix douce qui disait : “ Dans le temps, une seule foi, un seul baptême, une seule Église, sainte, catholique, apostolique. Dans l'éternité, le Ciel ! ” Ce mot Ciel remplit mon âme de paix et de bonheur, de telle sorte que presque sans m'en rendre compte, je restai à répéter longtemps : “ Le Ciel ! Le Ciel ! ” Dès que se fut évanouie la grande force du surnaturel, j'allai écrire et je le fis sans difficulté, le 3 janvier 1944, à genoux, appuyée sur mon lit qui me servait de table. »*

Qu'écrivit-elle ?

« *Nous vîmes à gauche de Notre-Dame, un peu plus haut, un Ange avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ; mais elles s'éteignaient au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame faisait jaillir vers lui : l'Ange, désignant la terre de sa main droite, dit d'une voix forte :*

“ PÉNITENCE, PÉNITENCE, PÉNITENCE ! ”

« *Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu “ quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe devant ” : un Évêque vêtu de Blanc. “ Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père. ”*

« *Plusieurs autres évêques, prêtres, religieux et religieuses gravissaient une montagne escarpée, au sommet de laquelle était une grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce. Le Saint-Père, avant d'y arriver, traversa une grande*

ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il priait pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin. Parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande Croix, il fut tué par un groupe de soldats qui lui tirèrent plusieurs coups et des flèches. Et de la même manière moururent les uns après les autres les évêques, prêtres, religieux et religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rangs et de conditions différentes.

« *Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu. »*

Ainsi s'achève le grand Secret. Notre-Dame ajouta :

« *Cela, ne le dites à personne. À François, oui, vous pouvez le dire.*

« *Quand vous récitez le chapelet, dites après chaque mystère : “ Ô MON JÉSUS, PARDONNEZ-NOUS, PRÉSERVEZ-NOUS DU FEU DE L'ENFER, ATTIREZ AU CIEL TOUTES LES ÂMES, SURTOUT CELLES QUI EN ONT LE PLUS BESOIN. ” »*

Commentant cette prière, sœur Lucie expliquera : « Par la compréhension intime que Notre-Dame nous inspira de ses paroles, il me semble qu'en disant “ celles qui en ont le plus besoin ”, elle pensait aux âmes qui se trouvent en plus grand danger de damnation éternelle, causes de toute l'amertume et de toute la préoccupation de son Cœur Immaculé. »

C'était la hantise de Jacinthe dont le cœur ne faisait qu'un avec le Cœur Immaculé de Marie. Après la vision de l'Enfer qui constituait la première partie du grand “ Secret ” confié aux pasteurs, Notre-Dame indiquait la condition à remplir pour y échapper : obéir à ses demandes de Consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, et pratiquer la communion réparatrice des cinq premiers samedis du mois. Non seulement personne n'a fait cas de ces “ petites demandes ”, ni les “ bons ” ni les méchants, mais un Concile œcuménique, convoqué par le pape Jean XXIII en 1962, a établi dans sa constitution *LUMEN GENTIUM* que l'Église n'avait pas à recevoir d'ordres de la Sainte Vierge, parce qu'elle ne lui reconnaissait qu'un “ rôle subordonné ”. Et le pape Jean XXIII décida que la troisième partie du Secret ne serait « jamais » dévoilée !

Alors, nous vivons, depuis ce “ funeste Concile ”, les événements annoncés dans ce troisième Secret, enfin publié en l'an 2000. L'Église est « une grande ville à moitié en ruine » que ne cesse d'arpenter « d'un pas vacillant » le Saint-Père, dépouillé de ses ornements pontificaux : « Un Évêque vêtu de Blanc », sans force pour paître agneaux et brebis de son troupeau : « à moitié tremblant, affligé de douleur et de peine, il prie pour les âmes des cadavres qu'il trouve sur son chemin ». Sourd à la voix douce qui dit : « *DANS LE TEMPS, UNE SEULE FOI, UN SEUL BAPTÊME, UNE SEULE ÉGLISE, SAINTE, CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE. DANS L'ÉTERNITÉ, LE CIEL !* »

(père Bruno de Jésus-Marie.)

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2023

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE

DANS l'article suivant, notre frère Pierre-Julien montrera que la grande conversion "synodale" que le pape François veut infliger à toute l'Église, comme sa réforme de la Curie, sont la reprise de l'aggiornamento entrepris lors du Concile pour qu'enfin, cette Église devienne le foyer rayonnant et efficace de la fraternité universelle dont rêve, non pas notre très chéri Père Céleste, dont nous connaissons bien la souveraine Volonté depuis 1917, mais le pape François lui-même.

Notre Saint-Père a paru, dès son élection, très "évangélique" : il en parle sans cesse, et "l'évangélisation" est son maître mot. Dans son encyclique inaugurale, *EVANGELII GAUDIUM* (2013) il définissait « l'annonce fondamentale » : c'est « l'amour personnel de Dieu qui s'est fait homme, s'est livré pour nous, et qui, vivant, offre son salut et son amitié » (n° 128). Lue avec des lunettes catholiques et confiance en l'Esprit-Saint qui inspire le Souverain Pontife, comme je l'ai fait depuis 2013, cette affirmation est belle, vraie, bouleversante.

Mais... la compréhension du grand « rêve » du pape François nous fait craindre que le ver conciliaire, qui était dans ce beau fruit, n'ait tout dévoré.

Il expliquait, dans la suite de son encyclique : « Confesser un Père qui aime infiniment chaque être humain implique de découvrir "qu'il lui accorde, par cet amour, une dignité infinie" [référence à Jean-Paul II]. Confesser que le Fils de Dieu a assumé notre chair signifie que chaque personne humaine a été élevée jusqu'au cœur même de Dieu. Confesser que Jésus a donné son sang pour nous, nous empêche de maintenir le moindre doute sur l'amour sans limites qui ennoblit tout être humain. » (n° 178)

Voilà l'Évangile, pour le pape François : révélation de la dignité de l'homme, de tout homme. C'est à cette lumière que, dans *FRATELLI TUTTI*, il va longuement s'étendre sur « la vieille histoire du Samaritain », comme disait Paul VI, pour jeter cette perle aux cochons (Mt 7,6) en en faisant une leçon d'humanité, de fraternité exemplaire pour « toutes les personnes de bonne volonté, quelles que soient leurs convictions religieuses » (n° 56). Il ne trouve dans l'Évangile que ce qu'il y cherche, à savoir un carburant de première classe pour hâter la réalisation de sa fraternité progressiste universelle.

Vraiment, en cela, il n'innove pas, puisque saint Pie X condamnait déjà, dans sa *LETTRE SUR LE SILLON*, la « déformation de l'Évangile » pratiquée par les démocrates-chrétiens :

« Dès que l'on aborde la question sociale, il est de mode, dans certains milieux, d'écarter d'abord la divinité de Jésus-Christ [c'est exactement ce qu'a fait le Saint-Père dans *FRATELLI TUTTI*], et puis de ne parler que de sa souveraine mansuétude, de sa compassion pour toutes les misères humaines, de ses pressantes exhortations à l'amour du prochain et à la fraternité. Certes, Jésus nous a aimés d'un amour immense, infini, et il est venu sur terre souffrir et mourir pour que, réunis autour de lui dans la justice et l'amour, animés des mêmes sentiments de charité mutuelle, tous les hommes vivent dans la paix et le bonheur. Mais, à la réalisation de ce bonheur temporel et éternel, Jésus-Christ a mis, avec une souveraine autorité, la condition que l'on fasse partie de son troupeau, que l'on accepte sa doctrine, que l'on pratique la vertu et qu'on se laisse enseigner et guider par Pierre et ses successeurs. » [...]

« Enfin, Jésus-Christ n'a pas annoncé pour la société future le règne d'une félicité idéale, d'où la souffrance serait bannie ; mais, par ses leçons et par ses exemples, il a tracé le chemin du bonheur possible sur terre et du bonheur parfait au Ciel : la voie royale de la Croix. Ce sont là des enseignements qu'on aurait tort d'appliquer seulement à la vie individuelle en vue du salut éternel ; ce sont des enseignements éminemment sociaux, et ils nous montrent en Notre-Seigneur Jésus-Christ autre chose qu'un humanitarisme sans consistance et sans autorité. »

De Paul VI, François a hérité l'esprit de Marc Sangnier. Seul de sa génération, notre Père a compris le génie de saint Pie X, sa clairvoyance, et la gravité de ses avertissements. Comme ce sont ses analyses qui nous permettent de dénoncer la réforme que le pape François veut infliger à l'Église, et comme sa doctrine nous indique la voie sûre pour la Renaissance d'« une seule Église, sainte, catholique, apostolique », c'est à son école qu'il faut méditer la Sainte Écriture, pour en récolter le fruit.

Car, si le pape François prétend tirer de l'Évangile la révélation de la "dignité infinie de chaque personne humaine", fondement de sa chimérique fraternité mondiale et plurireligieuse qui, pour l'heure, déchaîne la guerre mondiale, la troisième ! il est vital de revenir à l'Évangile véritable pour aboutir à la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie que Dieu veut établir dans le monde.

Réparons, prions, pour que notre pauvre Saint-Père fasse lui-même ce "retour à l'Évangile".

UNE LECTURE HISTORIQUE, VIVANTE ET RELIGIEUSE DE L'ÉVANGILE

TOUT au long de sa vie de disciple de saint Charles de Foucauld, notre Père a vécu l'Évangile, et il n'a cessé, depuis notre fondation, de nous l'expliquer, afin de fixer notre regard sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa Divine Mère, et de nous appliquer à les connaître, à vivre en leur présence, afin de les aimer et servir parfaitement, nous attacher à eux et demeurer avec eux, de jour en jour... *Toujours, toujours, toujours...*

En particulier, à la fin de sa vie, quand déjà la maladie l'affaiblissait, il aimait prêcher sur l'Évangile, pour en retrouver la simplicité, qui voile des mystères infinis, c'est pour cela qu'il m'a fait beaucoup travailler. Ainsi, le 6 février 2000, notre Père commentait le premier article où j'affirmais que la vie publique de Notre-Seigneur n'avait pas duré trois ans, mais un an seulement (*L'Épiphanie du Sauveur*, CRC n° 364, février 2000). Il disait :

« Frère Bruno, vous achevez votre article en nous donnant rendez-vous à la prochaine session biblique, si l'on peut dire, pour continuer cette vie de Jésus que l'amour rendait dévorante. Caritas Christi urget nos. Jésus se précipite d'une chose à l'autre pour obéir à son Père en toute chose et accomplir son Évangile. Et bientôt, tout sera achevé. Nous allons être pris dans cette angoisse, dans cette accélération de l'histoire. Tout va aller très vite et bientôt, Jésus quittera les hommes après les avoir vus si peu de temps que les générations n'ont pas voulu y croire. Jésus serait resté trente ans pile sur terre. Ce n'est pas beaucoup, et une seule année de vie publique, pour tout faire ? Ce n'est pas possible ! Il semble pourtant que si. »

« Jésus était pris dans cette angoisse de l'évangélisation et il était pressé d'en finir avec son ennemi qu'il allait rencontrer personnellement sur la Croix, après sa sainte agonie. Jésus était un athlète, il était un sage, il était un martyr, le plus doux des hommes, le plus chaleureux, et les hommes l'ont rejeté. Tout de même, certains furent fidèles. »

C'est maintenant qu'a lieu cette « session biblique », naguère annoncée par notre Père, nous allons continuer cette « vie de Jésus », à son école, et dans son esprit, en faisant une lecture historique, vivante et religieuse de l'Évangile. C'est ce qu'il a lui-même pratiqué avec une Intelligence des textes inspirés comparable à celle des docteurs de l'Église, tellement salutaire dans la déchéance actuelle de l'exégèse, que nous n'hésitons pas à dire qu'il fut lui-même inspiré pour rendre à ceux qui veulent bien l'écouter la compréhension et le goût, la saveur, la sagesse salutaire de cette Révélation.

UNE LECTURE HISTORIQUE.

Cette sagesse est d'abord fondée sur la certitude de la véracité parfaite des quatre Évangiles, de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, qui sont les documents les plus fiables de l'historiographie universelle. Parce qu'ils ont Dieu pour Auteur.

La trame de leur récit est d'une Sagesse divine, folie aux yeux des hommes, qui n'aurait pu jaillir d'une intelligence humaine, encore moins emporter la foi de millions de catholiques pendant deux mille ans, si cela n'avait été l'œuvre de Dieu.

Qui aurait inventé que le Fils de Dieu venu sur la terre passe vingt-neuf ans dans une bourgade de campagne, pauvre, abjecte, sans laisser aucun témoignage sur cette tranche de son existence ? C'eût été si facile d'inventer... Qui aurait imaginé que le Messie annoncé par les prophètes comme le Triomphateur, le Roi victorieux de la terre entière, marche volontairement à l'échec, à la mort, à la désaffection des siens, et disperse même les foules qui l'acclament comme roi ? Et qu'enfin, il se livre à ses ennemis, se laisse outrager, torturer, et qu'il meure sur une Croix, le supplice des esclaves ! C'est si mystérieux, si contraire à la sagesse humaine que les Apôtres eux-mêmes en ont un moment perdu la foi. Certes, Il est ressuscité, mais une fois données les preuves de sa résurrection, Il remonte vite au Ciel d'où Il est venu, laissant sur terre une poignée d'hommes sans force ni courage pour établir son Règne dans le monde. Ils n'ont pu s'atteler à cette tâche qu'après le don de l'Esprit de Dieu, à commencer par saint Pierre disant aux juifs le jour de la Pentecôte : « Jésus le Nazaréen, que Dieu a accrédité auprès de vous par des miracles [...], cet homme, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité, le délivrant des affres de l'Hadès. » (Ac 2, 22-24)

Il a fallu encore un miracle de la grâce pour que les trois mille âmes qui écoutent cette réprimande reconnaissent leur crime, se convertissent et demandent le baptême. Comme il a fallu que l'Esprit-Saint demeure à l'œuvre pour que l'Église s'étende sur toute la surface de la terre et emporte l'adhésion des peuples à cet Évangile de pénitence, de souffrance acceptée, de renoncement aux biens de ce monde, message tellement contraire aux aspirations humaines ! C'est la preuve de l'action de Dieu qui se révèle par l'Évangile, et qui touche les cœurs de ceux qui le reçoivent de la main de ses ministres, en raison du dogme de l'inspiration divine de la Sainte Écriture, aujourd'hui complètement méconnu, mais fidèlement

rapporté par l'abbé de Nantes, notre Père, telle qu'il l'a apprise au séminaire où il est entré en 1943 :

« La sainte Bible, ensemble des textes inspirés, a pour auteur principal Dieu Lui-même, et pour auteurs secondaires – non pas pour cause instrumentale, pour pinceau ou pour stylet, mais pour auteurs secondaires – des hommes choisis qui les ont dits, dictés, enfin écrits. Voilà le premier principe de toute exégèse catholique. Et le second lui est semblable, il se tire tout entier du premier : la sainte Bible ne peut contenir aucune erreur et à plus forte raison aucune tromperie, elle est absolument digne de foi et de confiance, plus qu'aucune science humaine et même à l'encontre de tout autre enseignement humain. Je dis humaine et humain parce que la Bible est aussi, ne l'oubliez pas, pensée humaine, langage humain, écriture humaine, sans pour autant cesser d'être divine en toutes ses parties ! Comme Jésus-Christ, la Parole de Dieu qui nous a été donnée, est vrai Dieu et vrai homme, parfaitement homme sans cesser d'être parfaitement Dieu. Le mystère des écrits inspirés rejoint le mystère de l'Incarnation et se trouve éclairé par lui. » (MÉMOIRES ET RÉCITS, t. II, p. 54-55)

SAINT MATTHIEU, « LA LOI DU ROYAUME »

En ce temps-là, « étant sorti de Capharnaüm, Jésus vit, en passant, un homme assis au bureau de la douane, appelé Matthieu, et Il lui dit : “Suis-moi !” Et se levant, il le suivit. » (Mt 9, 9)

Ainsi, en un seul verset, saint Matthieu rapporte les quelques instants, d'une simplicité divine ! qui ont bouleversé toute sa vie. Car, quelques semaines plus tard, Notre-Seigneur le choisira pour être l'un de ses Apôtres, c'est-à-dire pour le suivre tout au long de sa vie terrestre comme témoin de ses paroles et de ses gestes. Et après la grande épreuve de la Croix, après la Résurrection, Matthieu entendra son Maître leur dire :

« Allez, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; leur enseignant à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que moi, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » (Mt 28, 19-20).

C'est pour répondre à cet ordre que saint Matthieu a écrit son évangile, qui est le témoignage de tout ce qu'ont vu et entendu les Douze, particulièrement les discours de Jésus, *tout ce* qu'il leur a *prescrit*, et que lui, ancien fonctionnaire d'un bureau de péage, familier des écritures, avait pris en note. Il a pu rédiger en grec, parce que Notre-Seigneur lui-même parlait cette langue très répandue dans tout l'Empire, certaines de ses tournures de phrase en témoignent (cf. BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE, t. 1, p. 110).

Saint Matthieu a certainement écrit très tôt : le plus ancien manuscrit connu de son évangile, dont

un fragment, conservé au *Magdalen College* d'Oxford, a été daté en 1994 par le papyrologue allemand Carsten Peter Thiede de l'an 66. Mais déjà son texte était en usage dans la communauté primitive : on discerne son influence sur les premières épîtres de saint Paul (aux Thessaloniens, en 50-52), et aussi sur un écrit de référence des premiers chrétiens, la *Didachè*, daté de la première génération apostolique par l'abbé J.-P. Audet (*LA DIDACHÈ, INSTRUCTION DES APÔTRES*, Gabalda, 1958). Il y est fait référence à “l'Évangile”, qui contient “les commandements du Seigneur”, que Matthieu a particulièrement mis en valeur. De plus, dans la *Didachè*, la prière du Notre-Père est telle qu'on la trouve dans le texte de saint Matthieu. Le premier Évangile a donc certainement été écrit et connu par l'Église primitive avant l'an 40, peut-être même avant l'an 35 (cf. BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE, t. 1, p. 110), donc sous le contrôle de ceux qui avaient vu et connu Jésus tout au long de sa vie publique, et qui auraient démenti aussitôt toute invention, tout faux témoignage.

Nous pensons même qu'il a écrit au nom des Douze, sur l'ordre de Pierre : son évangile si complet, si construit, ouvrage de référence de la communauté primitive, n'est pas le témoignage d'un homme seul, comme celui de Marc.

LE MYSTÈRE DU FILS DE DIEU INCARNÉ.

Dans une conférence prononcée en 1968, notre Père expliquait la difficulté devant laquelle se trouvaient les évangélistes : il leur fallait transmettre par écrit le mystère de la Personne de Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur, mystère qui les a véritablement subjugués, surtout saint Matthieu, à qui un regard et deux mots de Jésus ont suffi pour tout quitter et le suivre jusqu'à la mort ! Comment manifester le mystère de cette présence, comment faire connaître ce Dieu fait homme, dans sa Majesté, mais aussi dans sa simplicité ? C'est le but premier des quatre évangiles, qui a particulièrement influencé la rédaction de saint Matthieu.

Notre Père disait : « Jésus n'a jamais paru à personne, de son temps, un homme ordinaire dont on épuise rapidement le tout, dont on devine l'intime, dont on fait le tour. Jamais, jamais, bien évidemment ! Les Apôtres l'ont eu, Lui, dans sa totalité vivante, dans toute sa perfection, dans toute l'ampleur de son Mystère, dans toute l'ampleur de la Révélation que sa Personne donnait de son Mystère ; ils l'ont eu dès le premier jour, et, si j'ose dire, c'est là-dessus qu'ils ont travaillé.

« Après la résurrection et surtout après la Pentecôte, ils ont donc retrouvé la simplicité humaine des événements, mais cette fois en en comprenant toute la part mystérieuse, tout ce qui, à ce moment-là, leur avait semblé comme une “aura”, comme une Gloire, comme une dignité indicible, dont ils ne comprenaient pas le fond.

« Il ne s'agit donc pas d'une mythisation postérieure, comme le prétendent les modernistes, mais d'une expression enfin adéquate de ce qui était seulement ressenti d'une manière indicible. »

Saint Matthieu, pour mettre son lecteur en face de ce Mystère, a donné à son récit une atmosphère très religieuse, hiératique, presque liturgique. Rien ne lui a semblé plus convenable que ce style dépouillé, tout centré sur la Personne de Jésus, comme subjugué par elle, et semblant n'accorder qu'une importance accessoire à tout ce qui l'environne. Il fuit le pittoresque, l'anecdotique, parce qu'il a conscience d'écrire un texte sacré, la nouvelle Loi, accomplissement de l'Ancienne, c'est pourquoi il a pris modèle sur le Deutéronome en composant son évangile autour de cinq discours majeurs. Dans cette perspective, pour saint Matthieu, la chronologie est très secondaire, il place les gestes et les paroles de son Maître en fonction de son souci d'exprimer, de révéler ce mystère de Notre-Seigneur, plutôt que de raconter Son histoire au jour le jour.

Une autre caractéristique frappante du récit de saint Matthieu contribue à cette atmosphère sacrée : ce sont des paroles, des phrases mystérieuses de Jésus, advenues dans le cours des événements, mais qui en dépassent infiniment le cadre par leur profondeur divine.

Comme exemple, revenons au récit de la vocation de saint Matthieu racontée par lui-même :

« Comme Il était à table dans la maison, voici que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec Jésus et ses disciples. Ce qu'ayant vu, les Pharisiens disaient à ses disciples : "pourquoi votre Maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ?" Mais Lui, qui avait entendu, dit : "Ce ne sont pas les gens bien portants, qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : c'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs." » (Mt 9,10-13)

Parole mystérieuse, qui n'est pas uniquement une réponse au mauvais esprit des pharisiens ! Jésus, donc, est venu, mais d'où ? Certes, il renvoie ses contemporains à leur étude de la Loi en leur citant un verset du prophète Osée sur la préférence de Dieu pour la miséricorde plutôt que pour le sacrifice, mais il continue : *« En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »* Un homme quelconque aurait pu citer cette phrase de l'Écriture, mais il aurait dit ensuite : *« donc, Dieu appelle les pécheurs... »*

Il faut méditer, s'arrêter sur cette parole pour comprendre que Jésus affirme son autorité divine, avec une simplicité que nul homme n'aurait pu inventer. D'une réflexion pleine d'aigreur et de suspicion des pharisiens, Il s'élève à la Révélation du mystère de

sa Personne, et de sa mission. C'est sur de telles "perles" que saint Matthieu a centré ses récits des gestes de Jésus.

Un autre effet tout à fait remarquable de la composition de cet évangéliste est de faire ressortir la cohérence historique du plan de Dieu : le passage insensible de l'Ancien Testament, imparfait et transitoire, à la Nouvelle et Éternelle Alliance. Jean-Baptiste apparaît d'abord, puis Notre-Seigneur, qui prêche dans les mêmes termes que Jean-Baptiste : *« Repentez-vous, car le Royaume des Cieux est tout proche. »* (3, 2 ; 4, 17) La continuité est soulignée lorsque Notre-Seigneur envoie les Apôtres : *« Chemin faisant, proclamez que le Royaume de Dieu est tout proche. »* (10, 7)

Ainsi, une attention particulière envers Pierre va peu à peu estomper la grande place occupée par Jean-Baptiste dans le début de l'évangile.

Jean-Baptiste, Jésus, Pierre, dans cette succession l'évangéliste souligne un dessein général, une mise en scène supérieure. L'extraordinaire chapitre 11 expose la vocation du Baptiste et son éloge par Notre-Seigneur, tandis que ce plan de Dieu s'établit dans une contradiction tragique avec les pharisiens. Dès le début de l'évangile, la violence de l'opposition éclate :

« Engeance de vipères, lançait sans préambule Jean-Baptiste aux pharisiens, qui vous a suggéré d'échapper à la Colère prochaine ? » (3, 7) Au milieu du généreux climat de l'avènement tant attendu du Royaume des Cieux, où l'aveugle retrouve la vue, et le boiteux marche, quel choc ! Et la contradiction demeurera et ira croissant jusqu'à la Croix.

« Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le royaume de Dieu souffre violence, et des violents s'en emparent. Tous les prophètes en effet, ainsi que la Loi, ont mené leurs prophéties jusqu'à Jean. Et lui, si vous voulez m'en croire, il est cet Élie qui doit revenir. Que celui qui a des oreilles entende ! » (11, 12-15)

Alors, voici le jugement de Notre-Seigneur sur cette génération qui n'a pas accueilli Jean-Baptiste, disant : *« Il est possédé ! »* et qui ne Le reçoit pas davantage : *« C'est un ami des publicains et des pécheurs ! Mais justice a été rendue à la Sagesse par ses œuvres. »*

Oui ce plan de Dieu est admirablement suggéré dans cet Évangile où saint Matthieu excelle à rendre présent et acteur *« votre Père qui est dans les Cieux »*. Notre-Seigneur suit sa volonté comme un Fils obéissant : *« Laisse, dit-il à Jean-Baptiste au jour de son baptême, c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice. »*

Le plan divin se déroule à la lettre, tandis que Jean-Baptiste disparaît (chapitre 14), saint Pierre marche sur les eaux, invité par Notre-Seigneur, avant d'émettre cette profession de foi qui ne lui est venue *« ni de la chair ni du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux »* :

« *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* »
(Mt 16, 16)

La Révélation est reçue. Notre-Seigneur a achevé la première partie de son œuvre. C'est le tournant de l'évangile. « *À dater de ce jour, Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup...* » (16, 21)

Le reste de ses enseignements et gestes ira à l'institution de l'Église par la formation de ses Apôtres. C'est uniquement en saint Matthieu qu'apparaît le mot *Église*, à deux reprises. Son récit nous fait comprendre le grand labeur que Notre-Seigneur est venu accomplir sur la terre : fonder la nouvelle communauté de salut qui doit conquérir le monde entier.

L'évangéliste a su montrer comment le mystère de la Rédemption est omniprésent dès le début de l'Évangile. Le baptême de Notre-Seigneur le plonge dans l'océan de nos péchés : « *C'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice.* » (3, 15)

La Tentation au désert est celle de sortir de la condition que Jésus a lui-même embrassée par l'Incarnation pour se revêtir de notre condition pécheresse : « *Si tu es Fils de Dieu...* » insiste par trois fois Satan.

Ce dévouement se manifeste même dans les miracles de guérison dont l'évangéliste tire la leçon par l'Écriture : « *Il guérit tous les malades, afin que s'accomplît l'oracle d'Isaïe le prophète : "Il a pris sur lui nos infirmités et s'est chargé de nos maladies".* » (8, 17)

Saint Matthieu n'omet jamais une parole ou un geste de Notre-Seigneur révélant son Cœur, jusqu'à cette ultime promesse d'un réconfort invincible, d'une souveraine majesté : « *Et voici que moi, je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde.* » (28, 20)

SAINT MARC,

FIDÈLE SECRÉTAIRE DE SAINT PIERRE

Papias, évêque d'Hiérapolis durant la première partie du deuxième siècle, homme vénérable de l'Église primitive, disait : « *Marc, devenu l'interprète de Pierre, a écrit avec exactitude, mais pourtant sans ordre, tout ce dont il se souvenait de ce qui avait été dit ou fait par le Seigneur. Car il n'avait pas entendu ni accompagné le Seigneur ; mais, plus tard, comme je l'ai dit, il a accompagné Pierre. Celui-ci donnait ses enseignements selon les besoins, mais sans faire une synthèse des paroles du Seigneur. De la sorte, Marc n'a pas commis d'erreur en écrivant comme il se souvenait. Il n'a eu en effet qu'un seul dessein, celui de ne rien laisser de côté de ce qu'il avait entendu et de ne tromper en rien dans ce qu'il rapportait.* »

PRIS SUR LE VIF !

Les exégètes modernistes reculent tant qu'ils peuvent la date de rédaction des Évangiles, par exemple l'abbé Perrot, qui affirmait sans aucune hésitation, au cours d'une émission de la série blasphématoire *Corpus Christi*, que l'évangile selon saint Marc, le plus ancien selon lui, avait été écrit aux environs de l'année 70. Pour laisser le temps nécessaire aux rédacteurs supposés des "inventions" de la "communauté primitive" destinées à nous "faire comprendre" leur "expérience du Ressuscité".

Un seul sigle suffit à renvoyer au diable leurs élucubrations antichrists : 7Q5, abréviation qui désigne le fragment numéro 5 d'un papyrus découvert dans la grotte numéro 7 de Qumrân. Notre Père qualifiait ce débris de *Don Royal de Jésus à son Église* : en effet, sous l'humble apparence de ce papyrus fin, très abîmé et disloqué à droite, vestige d'un rouleau, car il est écrit d'un seul côté, un trésor est caché, une lumière qui suffit à dissiper les ténèbres où cent vingt ans d'exégèse moderniste ont voulu enfermer l'Écriture sainte.

C'est en 1971 que le Père O'Callaghan, jésuite de l'Institut Biblique Pontifical, a identifié le texte que l'on peut déchiffrer sur ce papyrus : à n'en pas douter, les quatre lettres NNHC de la ligne 4, se superposent parfaitement aux mêmes lettres du mot ΓΕΝΝΗCΑ-ΡΕΤ, "Gennésareth", localité mentionnée uniquement dans le Nouveau Testament.

Dès lors, trois possibilités, trois références seulement : Mt 14, 34 ; Mc 6, 53 ; Lc 5, 1.

Surprise divine ! En Mc 6, 52-53, toutes les autres lettres du fragment, réparties sur cinq lignes, se superposent à des lettres identiques de ces deux versets lorsqu'on les dispose en cinq lignes. L'identification atteint ici à une probabilité astronomique, constituant une certitude absolue (théorème de Borel).

Or, ce fragment se trouvait déjà daté, depuis 1958, avant même toute identification, par les seuls critères de la papyrologie : non pas "aux alentours de l'année 70", mais vingt ans avant ! Les lettres sont tracées à l'encre noire en écriture onciale avec de petits crochets ornant les extrémités de certains traits. Les paléographes en dénomment le style "ornemental" : *Zierstil* (de 50 av. à 50 ap. J.-C.). Et le texte que l'on déchiffre témoigne, non pas d'une "source" mais d'un état achevé de la rédaction évangélique : le verset 52 termine le récit de la marche sur les eaux alors qu'au verset 53 commence celui des guérisons à Gennésareth. Ligne 3, l'espace vide qui précède KAI ("et") témoigne de ce caractère rédactionnel : « *Et ayant traversé...* » Il correspond exactement à la coupure entre les versets 52 et 53.

Dans la même grotte fut retrouvée une grande jarre destinée à la conservation de ces manuscrits, marquée

de l'inscription "Rome", en caractères hébraïques, désignant la provenance ou la "propriété" de cette amphore. Donc, moins de vingt ans après ladite marche sur les eaux et lesdites guérisons à Gennésareth, sous le contrôle de la génération qui avait été témoin de ces événements inouïs, l'Évangile selon saint Marc était déjà copié et répandu dans les communautés du bassin méditerranéen.

Notre Père expliquait : les modernistes sont contraints de nier, sans raison, cet argument scientifique, parce qu'à lui seul il anéantit toute leur théorie. On ne peut pas inventer un canular aussi incroyable qu'une tempête apaisée en prétendant que l'événement a eu lieu vingt ans auparavant. « Si je vous disais, l'abbé de Nantes, il y a quinze ans, a multiplié les pains, vous diriez, héé, pfft ! J'y crois pas ! Vous auriez bien raison d'ailleurs : j'en suis incapable ! » Et il concluait de cette découverte : la vraie science mène à Jésus-Christ.

La critique interne jointe à une étude historique minutieuse aboutit à dater la rédaction du deuxième évangile entre le premier séjour de saint Pierre à Rome (42-44), et le retour de Marc, son disciple et secrétaire, à Jérusalem, avant la fin de la "visite de la collecte", en 46 ou 47 (Ac 12,25). Nous savons en effet que saint Marc écrivit son Évangile à Rome, du vivant de Pierre, mais en son absence, à la demande de « ses auditeurs qui étaient nombreux », comme le rapporte l'historien Eusèbe qui ajoute :

« Ce que Pierre l'ayant appris, il ne fit rien pour l'empêcher, ni pour le pousser par ses conseils. »

LE TÉMOIGNAGE DE SAINT PIERRE.

Nous comprenons la confiance que mit saint Pierre en saint Marc en constatant que ce dernier a transcrit la prédication de son maître avec tellement de soin que son récit a toutes les marques du témoignage d'un homme qui a vécu ce qu'il raconte. On trouve dans cet évangile une connaissance parfaite de la topographie de la Terre sainte, au point que certains lieux ne nous sont connus que par lui : par exemple Dalmanoutha, où Jésus aborda un jour avec ses disciples (Mc 8,10). Plus personne ne sait où c'est, saint Marc n'a aucune raison de mentionner ce lieu, si ce n'est parce que saint Pierre le connaissait bien, il l'avait encore dans le regard, il se rappelait très bien comment aborder là. Saint Marc raconte aussi des petits détails qui lui sont propres, qu'il aurait pu écarter s'il s'était permis de choisir les événements les plus à même de prouver la divinité de Jésus-Christ. Ce sont, par exemple, ce que notre Père appelait des miracles "laborieux", où Notre-Seigneur doit faire toute une gestuelle pour guérir un malade ; lui mettre ses doigts dans les oreilles, de la salive sur la langue. Quand même, le Fils de Dieu aurait pu le guérir d'un

clin d'œil, non ? Eh bien non, c'est ainsi que cela s'est passé, donc c'est ainsi que saint Pierre et saint Marc le racontent.

Dernier argument, très prégnant : saint Pierre, dans ces récits, paraît un homme à l'esprit fermé, présomptueux et finalement sans force ni courage, reniant son Maître. Il en est ainsi de tous les Apôtres. Racontant les faits, s'il avait eu un peu d'amour propre, saint Pierre aurait pu passer sous silence ce qui ne le mettait pas en valeur, ou bien saint Marc lui-même aurait pu occulter ce qui desservait la réputation de son maître : eh bien non, les premiers chrétiens entendaient avec stupéfaction le récit de ces faiblesses du chef de l'Église, vicaire de Jésus-Christ, qui a donné le sceau à son témoignage en mourant martyr le 13 octobre 64.

Le Père Lucien Deiss, spiritain, écrivait : *« Avec l'évangile de Matthieu, on entrait dans un univers hiératique, telle une immense cathédrale, fondée sur la Loi et les prophètes, ornée de textes messianiques, dont les cinq grands discours formeraient les cinq neufs, et où l'on célébrerait la vie du Messie dans une liturgie royale, où l'on écouterait ses sentences pleines de saveur d'éternité, où l'on adorerait sa divinité. Avec Marc au contraire on débouche en pleine campagne galiléenne, dans le soleil et le vent, on marche avec Jésus sur les sentiers poussiéreux, on le suit sur les bords riant de la "mer" de Galilée. »* (SYNOPSIS DES ÉVANGILES, Desclée de Brower, 2007)

C'est bien dire que, dans ce témoignage très visuel, ces souvenirs dont saint Pierre avait encore l'image en mémoire, nous sommes transportés dans le petit groupe des fidèles qui vivaient avec Jésus et le suivaient partout. Au point que, poursuivi par la foule, Il n'a même plus le temps de manger (3, 20) !

Il dort *sur le coussin, dans la poupe* de la barque pendant la tempête (4, 38), ou bien il marche fermement vers Jérusalem *devant* ses disciples atterrés (10, 32). On voit l'aveugle Bartimée bondir en rejetant son manteau (10, 50), et le petit ânon du triomphe des Rameaux *attaché près d'une porte, dehors, dans la rue* (11, 4).

À la différence de saint Matthieu, saint Pierre a regardé Notre-Seigneur plus qu'il ne l'a écouté : il s'est donc attaché davantage à rapporter ses actes que ses paroles. C'est en nous rapportant ces gestes que saint Pierre et saint Marc nous introduisent dans le mystère fascinant de ce Fils de Dieu fait homme. Notre Père nous faisait remarquer l'attention portée sur les mains de Jésus, qui sont l'instrument du don de Dieu. À lire saint Marc, nous voyons aussi que saint Pierre a suivi le regard de Jésus, ce regard dont notre Père parlait souvent, parce qu'il « porte avec lui une révélation de la Sagesse et de l'Amour dont nous sommes l'objet », disait-il. Saint Pierre a vu son Maître *promener* son regard sur ses disciples

assis autour de Lui, avant de les désigner comme sa vraie fratrie, à l'encontre de ses "frères" de Nazareth qui voulaient le ramener de force et mettre fin à l'Évangile (3, 34). Il a vu Jésus fixer un regard plein d'amour sur le jeune homme riche avant de l'inviter à le suivre (10, 21), comme il l'a vu jeter un regard de colère sur les scribes qui l'épiaient, afin de l'accuser, navré de l'endurcissement de leurs cœurs (3, 5).

«LE FILS DE L'HOMME DOIT BEAUCOUP SOUFFRIR.»

L'Évangile selon saint Marc est pisithanate, expliquait notre Père, c'est-à-dire qu'il penche vers la mort, il n'a d'autre horizon que les souffrances et la mort de Jésus sur la Croix. Après sa première annonce de la Passion, après la confession de saint Pierre, qui la précède, Notre-Seigneur paraît tout tourné vers ce but, il entraîne ses disciples d'une marche rapide en les avertissant :

«Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude.» Ce verset 45 du chapitre 10 est le sommet de l'Évangile selon saint Marc, disait notre Père. C'est l'explication de l'empressement, de la "course" de Notre-Seigneur vers sa Passion.

Ceux qui le suivent doivent donc comprendre que Jésus annonce la souffrance, la persécution et la mort. Tel est désormais le point de fuite, le centre de la perspective : une Croix sur un horizon dévasté. Le disciple du Christ doit mourir, par fidélité à son Dieu et à l'Évangile, afin de vivre dans l'éternité. Tel est l'Évangile, la Bonne Nouvelle, et le récit de saint Marc nous ramène sans cesse à cette grande leçon.

Du point de vue de la chronologie, il ne semble pas que saint Marc ait voulu faire une composition élaborée du témoignage de saint Pierre. Son style comme sa narration sont abrupts. Cependant il semble que, dans les grandes lignes, il raconte les événements dans leur ordre d'apparition historique, si bien que saint Luc utilisera en partie cette narration pour faire son « *exposé suivi* » (Lc 1, 3).

**SAINT LUC : «LE FRÈRE
DONT TOUTES LES ÉGLISES FONT L'ÉLOGE.»**

Dans sa deuxième épître aux Corinthiens, saint Paul annonce qu'il va leur envoyer Tite, son compagnon, pour recevoir leur participation à la Collecte faite au profit de l'église de Jérusalem. Et il envoie « *avec lui le frère dont toutes les églises font l'éloge au sujet de l'Évangile.* » (2 Co 8, 18) Il s'agit certainement de saint Luc.

Dans les épîtres de saint Paul, l'Évangile ne désigne pas un texte écrit, mais la Bonne Nouvelle du Salut offert en Jésus-Christ, la "cause" pour laquelle l'Apôtre se prodigue corps et âme. Il parle donc d'un frère qui a si bien servi Jésus-Christ, répandu son

Message, que toutes les églises en font l'éloge. Ce concert de louanges unanimes évoque un service dont tous ont bénéficié, au point que saint Paul n'a pas besoin de nommer son auteur.

Au verset suivant, saint Paul dit que ce frère a été désigné « *par le suffrage des églises* » pour porter avec lui le fruit de la collecte jusqu'à Jérusalem. Or, dans les Actes des Apôtres, saint Luc nomme précisément ceux qui furent de ce voyage important : « *Sopatros, fils de Pyrrhus, de Bérée ; Aristarque et Secundus, de Thessalonique ; Gaïus, de Dobérès, et Timothée, ainsi que les Asiates Tychique et Trophime.* » (Ac 20, 4) D'eux, nous ne savons presque rien, à l'exception de Timothée, le fils de prédilection de saint Paul, compagnon de tout son labeur. Mais précisément, il est "coauteur" de cette deuxième épître aux Corinthiens (1, 1), et il semble bien constituer avec saint Paul le « nous » qui envoie les frères recevoir la Collecte à Corinthe. Il n'est donc pas lui-même ce « *frère dont toutes les églises font l'éloge au sujet de l'Évangile.* »

En revanche, après cette énumération, saint Luc continue : « *Ceux-ci prirent les devants et nous attendirent à Troas.* » (Ac 20, 5) Cette irruption du nous signifie que Luc raconte désormais ce qu'il a vécu, et il maintient ce pronom jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Jérusalem (Ac 21, 18) ; il était donc du voyage.

Et, de lui, saint Luc, nous connaissons bien le grand service qu'il a rendu à l'Évangile, pour lequel toutes les églises, jusqu'aujourd'hui, le louent et le bénissent ! C'est donc bien lui dont parle saint Paul, lui dont toutes les églises font l'éloge parce que toutes ont eu connaissance de son Évangile, qui est une merveille, à commencer par ses deux premiers chapitres, écrin du témoignage de la Vierge Marie. Le troisième Évangile était donc déjà répandu dans les communautés fondées par saint Paul, en l'an 57.

UNE SÉRIEUSE ENQUÊTE HISTORIQUE...

Saint Luc nous a facilité la tâche en annonçant, en prologue à son récit, ses intentions et sa méthode :

«¹ Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, ² d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole, ³ j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé exactement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi l'exposé suivi, excellent Théophile, ⁴ pour que tu te rendes bien compte de la sûreté des enseignements que tu as reçus.» (Lc 1, 1-4)

Cette phrase majestueuse est l'œuvre d'un fin lettré ; il faut la scruter, la décomposer, pour bien peser chacune de ses affirmations.

Il caractérise son récit en affirmant faire l'*exposé suivi des événements qui se sont accomplis parmi nous*

(“nous”, les chrétiens) ; il s’applique donc à retrouver l’ordre, la succession historique des événements et des enseignements de Notre-Seigneur, c’est pourquoi nous avons fondé notre chronologie sur son Évangile.

Saint Luc s’est résolu à écrire, parce que *beaucoup ont déjà entrepris de composer un récit* de ces événements. Cela donne à penser que circulent déjà dans l’Église des récits plus ou moins sérieux, écrits par des hommes plus ou moins bien intentionnés ; alors saint Luc, *qui s’est informé de tout depuis les origines*, voudrait défendre la Vérité par un travail rigoureusement fidèle à ce que lui ont transmis *ceux qui furent, dès le début, témoins oculaires et serviteurs de la Parole*.

Il s’agit là des Apôtres, et de leur Reine, la Vierge Marie, qui fut la première « *témoin oculaire de la Parole* », du Verbe de Dieu, qui a pris chair en son sein et qu’Elle a mis au monde. Sans compter le “témoignage” de Jean qui la reçut pour « *Mère* » au pied de la Croix, alors que tous les autres disciples étaient dispersés. Il est certain que « *le disciple que Jésus aimait* » ne quittait pas Jésus des yeux. Par exemple sur le Mont de la Transfiguration, et au jardin de l’agonie, il rapporte des détails inconnus de Marc, parce que Pierre dormait... mais pas Jean ! Plus généralement, l’influence de l’apôtre Jean est visible, tangible, dans l’esprit et dans le vocabulaire du troisième Évangile (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 136, fév. 2014, p. 24). Grâce à ce témoin incomparable, saint Luc a pu connaître très précisément les gestes et les paroles de Notre-Seigneur, ainsi que leur succession historique.

... POUR DÉFENDRE LA FOI.

Saint Luc s’adresse à l’excellent *Théophile*, pour qu’il *se rende bien compte de la sûreté des enseignements qu’il a reçus*. Il devait donc y avoir de la controverse. Saint Luc veut, par cette étude historique rigoureuse, prouver la vérité d’un *enseignement*, et affirmer sa fidélité à la révélation reçue.

Selon Eusèbe de Césarée, Luc était originaire d’Antioche, une des premières villes où l’Évangile fut prêché à des *Greco*, vers l’an 35 (Ac 11, 20), avec tant de fruits que Barnabé, envoyé par l’Église mère de Jérusalem, alla chercher Paul pour l’aider dans ce ministère. Dans cette ville, saint Luc a pu aussi écouter la prédication de l’apôtre Jean, comme l’envisage Annie Jaubert, ce qui « expliquerait au mieux les traditions communes » à leurs évangiles, écrit-elle (*APPROCHES DE L’ÉVANGILE DE JEAN*, p. 50, Seuil, 1976). C’est d’Antioche que saint Paul partit pour son premier voyage apostolique, et c’est là, qu’à son retour, se manifestèrent les prodromes de “la grande affaire de sa vie” : « *Certains gens de Judée enseignaient aux frères* : “*Si vous ne vous faites pas*

circoncire suivant l’usage qui vient de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés.” » (Ac 15, 1) Il s’ensuivit « *bien de l’agitation et une discussion assez vive engagée par eux avec Paul et Barnabé* », qui fut tranchée quelque temps plus tard par l’Assemblée de Jérusalem, en faveur de Paul, en 49 ap. J.-C. Déjà, saint Luc fut sans doute mêlé à cette controverse.

Les juifs fermés à l’Évangile, ceux qui avaient tué Notre-Seigneur, ceux qui ne s’étaient pas convertis après la Pentecôte, n’avaient cessé de persécuter l’Église apostolique. Mais un autre mal atteignait maintenant les premières communautés : l’incompréhension, puis le mauvais esprit, jusqu’à la trahison, des judéo-chrétiens stagnant dans leurs pratiques de l’ancienne alliance, croyant toujours trouver en elles leur justification, et voulant les imposer à tous les convertis. Leur perfidie, leur infidélité a pris plusieurs formes, mais il s’agissait toujours de se focaliser sur des préceptes révolus, méconnaissant ainsi la nouveauté divine apportée par le Christ. C’était un manque de foi en Lui, doublé d’une haine pour son Apôtre Paul qui prêche partout la rémission des péchés offerte à tous à la seule condition de l’obéissance de la Foi en Jésus Crucifié ; cette haine va dévorer ces « *faux frères* » au point de poursuivre Paul partout, pour répandre leur venin dans ses communautés, jusqu’à finalement le livrer, au sanhédrin à Jérusalem, au pouvoir impérial à Rome, afin qu’il soit mis à mort.

C’est de leur venin que saint Luc veut préserver son cher *Théophile* par son évangile. En effet, dans les Actes, nous le voyons pour la première fois accompagner saint Paul de Troas à Philippes vers l’an 50 (Ac 16, 10, premier “récit-nous”), et nous le retrouvons portant la Collecte à Jérusalem vers 58, comme nous l’avons dit (2 Co 8, 18 et Ac 20, 5).

Saint Luc a dû écrire son évangile dans cet intervalle, au cours duquel l’activité des *faux frères* s’est beaucoup accentuée, comme en témoignent les épîtres de ces années, aux Galates, aux Romains, et la deuxième aux Corinthiens où saint Paul défend ses brebis avec une « *jalousie divine* » (11, 2) à l’encontre des « *faux apôtres* » qui les séduisent :

« *J’ai bien peur qu’à l’exemple d’Ève, que le serpent a dupée par son astuce, vos pensées ne se corrompent en s’écartant de la simplicité envers le Christ. Si le premier venu en effet vous prêche un autre Jésus que celui que nous vous avons prêché, s’il s’agit de recevoir un Esprit différent de celui que vous avez reçu, ou un Évangile différent de celui que vous avez accueilli, vous le supportez fort bien.* » (11, 3-4)

L’évangile de saint Luc répond à cette hérésie, à cette défiguration du Christ et de son Évangile.

Nous rejoignons ici les données de la tradition : le

Père Lagrange, dans son commentaire de l'Évangile selon saint Luc, cite une "introduction aux quatre Évangiles", reconstituée à partir de manuscrits du haut Moyen-Âge, mais qui témoigne d'une tradition plus ancienne, pouvant remonter jusqu'au deuxième siècle :

« Il s'agit donc de Luc, syrien d'Antioche, médecin de profession, disciple des Apôtres, lui qui par la suite suivit Paul jusqu'à son martyre [...]. Alors que les évangiles étaient certes déjà rédigés, par Matthieu en Judée et par Marc en Italie, [Luc,] poussé par l'Esprit-Saint, en Achaïe, notifiant au début du sien [son évangile] qu'auparavant les autres avaient été rédigés, mais que lui incombait la tâche urgente de faire le récit pour les fidèles Grecs de la manifestation du Christ dans la chair, avec la plus grande exactitude, afin qu'ils ne soient pas séduits par de fausses histoires juives ni par des fables hérétiques ni par des inventions folles qui les détourneraient de la Vérité. » (in *ÉVANGILE SELON SAINT LUC*, M.-J. Lagrange, o.p., p. 15, Gabalda, 1941)

Plus tard, les rabbins feront un livre de ces *fausses histoires juives*, ce sont les infâmes "*TOLEDÔT JESHU*", jadis jetés au bûcher à cause des horreurs blasphématoires contre la Virginité de la Sainte Vierge qu'ils contiennent, aujourd'hui discrètement réhabilités par feu le cardinal Ratzinger dans son CEC (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 89, janvier 2010, p. 6).

Dans cette bataille de la Foi contre l'hérésie, où Paul est le champion de la Nouvelle Alliance, pour laquelle saint Pierre, saint Jean et saint Jude vont bientôt écrire leurs épîtres, et même saint Jacques, chef de l'Église de Jérusalem, qui va dénoncer la discorde et la jalousie parmi ses judéo-chrétiens, saint Luc apporte sa contribution, à sa manière, toute en finesse, en racontant l'accomplissement historique et orthodromique que le Fils de Dieu est venu opérer sur la terre, pour que *Théophile* se rende bien compte que son maître saint Paul continue et mène cette même œuvre à son terme. Il fait le récit du passage de l'ancienne à la nouvelle Alliance.

UNE HISTOIRE "VOLONTAIRE".

Cela commence dès ses deux premiers chapitres, qui transcrivent le témoignage de la Vierge Marie transmis par saint Jean, mais qui sont composés de manière à manifester le passage de l'Ancien Testament au Nouveau : comparez l'incrédulité du prêtre Zacharie offrant l'encens dans le faste du Temple, et la Foi, l'humilité de la Vierge Marie en qui le Verbe se fait Chair, dans sa petite maison de Nazareth. Ce n'est pas pour autant une rupture, mais c'est un accomplissement : Zacharie dans son *Benedictus* et Syméon dans son *Nunc dimittis*, reconnaissent en Jésus le Sauveur qu'attendait tout l'Ancien Testament, en précisant bien qu'il ouvrirait le Salut aux nations

païennes. À l'encontre des juifs incrédules, l'Église apostolique devait bien affirmer qu'Elle était la vraie héritière de l'ancienne Alliance.

Ensuite, au commencement de la vie publique, saint Luc raconte comment Notre-Seigneur a commencé sa prédication à Nazareth. Ses compatriotes, pleins d'admiration, se glorifient, eux-mêmes, en Lui : *« N'est-il pas le fils de Joseph ? »* C'est l'enfant du pays ! Il répond à cet orgueil charnel que *« nul n'est prophète en son pays »*, à commencer par Élie qui fut envoyé à la veuve de Sarepta, et Élisée à Naaman le Syrien, donc aux païens, et non pas aux Israélites.

Entendant cela, ils veulent le précipiter du haut de la colline, mais *« Lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin... »* (Lc 4,30)

Tout cela n'a certainement pas eu lieu dès le premier retour de Jésus à Nazareth, mais la chronologie passe au second plan, car cette composition manifeste à quelle incompréhension Jésus, méconnu pendant vingt-neuf ans, s'est heurté dès son entrée dans la vie publique : son peuple, le peuple élu, refuse de croire en lui, de se soumettre à son enseignement : l'annonce du salut offert aux nations païennes rencontre une haine qui rapidement, se fera décider.

Saint Luc raconte ensuite, dans ses chapitres 4 à 9, en suivant en grande partie le récit de saint Marc, comment Notre-Seigneur s'est manifesté en Galilée comme le Messie. Détail bien significatif dans un seul petit verset propre à saint Luc (5, 39), en conclusion de la parabole des outres vieilles et du vin nouveau : *« Personne, après avoir bu du vin vieux, n'en veut du nouveau. On dit en effet : c'est le vieux qui est bon. »* Ce sont les juifs qui boivent le *vieux vin* de la Loi, et qui ne veulent pas du *nouveau*, celui de la Nouvelle Alliance. Et les judéo-chrétiens mal convertis trouvent si *bons* les préceptes mosaïques qu'ils veulent les imposer aux pagano-chrétiens.

Dans son chapitre sixième, saint Luc raconte comment Notre-Seigneur a fondé son Royaume, en appelant ses Apôtres et en édictant sa Loi Nouvelle, à l'écart des institutions ancestrales du peuple juif, de la synagogue et de ses scribes, qui déjà complotent contre Lui. Puis la confession de saint Pierre est suivie de l'annonce de la Passion. Alors, *« comme s'accomplissait le temps où Il devait être enlevé, Jésus prit résolument le chemin de Jérusalem »* (Lc 9, 51). Quelques versets plus loin, saint Luc rapporte les malédictions lancées sur les villes du lac de Tibériade (10, 13). Elles seront châtiées plus durement que les villes païennes au jour du jugement, puisque déjà, la Galilée a refusé de croire en Lui, de le reconnaître comme le Messie.

Chapitres 9 à 18, la grande montée à Jérusalem conduit Jésus là où il doit offrir son sacrifice *« car*

il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (Lc 13,33).

Saint Luc répète à quatre reprises que Jésus est en route vers Jérusalem, pour manifester qu'Il court vers son Sacrifice, et cela correspond très bien aux quatre dernières montées racontées par saint Jean pour les Tabernacles, la Dédicace, la Résurrection de Lazare, et la dernière Pâque. On trouve dans ces chapitres de saint Luc la parabole de l'enfant prodigue (15, 11-32), qui figure si bien la situation de l'Église apostolique, où les juifs, *filis aînés* vivants depuis des siècles avec Dieu mais sans l'aimer, ne supportent pas le retour en grâce de ces pécheurs de païens.

Pendant cette séquence de l'Évangile, les avertissements de Notre-Seigneur aux juifs qui ne croient pas sont très graves, sévères. Déjà le châtement de Jérusalem est annoncé, à plusieurs reprises, y compris dans un passage propre à saint Luc, lors du triomphe des Rameaux (Lc 19,41-44). Dans le discours eschatologique, enfin, saint Luc est beaucoup plus clair que Marc et Matthieu sur le châtement du peuple juif : *« Ils seront réduits en captivité parmi toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils jusqu'à ce que soit accompli le temps des gentils »* (Lc 21,24).

Ce n'est plus à Jérusalem, autour du Temple, le cœur de l'Ancienne Alliance, qu'il faut chercher le salut, mais ce sera à Rome, sur les tombeaux des Apôtres. Les *faux frères* judaïsants, *« Hébreux »*, *« Israélites »* (2 Co 11,22), n'ont vraiment pas de quoi se glorifier de leur origine.

Vient ensuite la Passion, et, après la Résurrection, Notre-Seigneur parle en toute clarté à ses disciples : *« Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. »* (Lc 24, 46-47)

C'est bien là le kérygme de saint Paul, qu'il répète devant le roi Agrippa pour se défendre des accusations des juifs qui veulent obtenir sa mort : *« J'ai continué jusqu'à ce jour à rendre mon témoignage devant petits et grands, sans jamais rien dire en dehors de ce que les Prophètes et Moïse avaient déclaré devoir arriver : que le Christ souffrirait et que, ressuscité le premier d'entre les morts, il annoncerait la lumière au peuple et aux nations païennes. »* (Ac 26,22-23)

C'est ainsi que Luc souligne, partout où il les rencontre, les paroles de Notre-Seigneur qui annoncent, ou déjà révèlent, ce que sera l'Évangile de Paul, selon l'expression de notre Père. On pourrait dire qu'il fut le premier dans l'Église à faire une *histoire volontaire*, pour défendre la Vérité de l'enseignement de Jésus-Christ et de son Apôtre. L'Église en a reconnu la valeur : toutes les communautés, en 57, en faisaient

déjà l'éloge, et ce texte d'un grec non témoin de la vie de Notre-Seigneur fut canoniquement reconnu comme infailliblement et divinement inspiré.

UN FAIRE-VALOIR.

Comparons l'œuvre de saint Luc à celle d'un autre historien, le seul non chrétien qui traite de la Palestine au premier siècle, et à ce titre est la référence des exégètes modernes et modernistes.

FLAVIUS JOSÈPHE. Juif né à Jérusalem en l'an 37 ou 38, capturé par Vespasien lors de la guerre de Galilée, affranchi, a écrit une histoire de son peuple en deux éditions, la première écrite entre l'an 75 et l'an 79, intitulée : *LES GUERRES JUIVES*, dans laquelle il n'y a aucune mention, proche ou lointaine, de la religion chrétienne. Il faut attendre son deuxième ouvrage, en 93, pour trouver des recoupements avec l'Évangile, mais très embrouillés : les repères chronologiques datant la vie de Notre-Seigneur en fonction du règne d'Hérode sont reculés de cinq ans, et, volontairement, Josèphe occulte tout lien entre les esséniens et Jean-Baptiste, ainsi que les liens entre Jean-Baptiste et Notre-Seigneur.

Les motifs de ces mensonges historiques se devinent à la lecture de son autobiographie, où sa mégalomanie se déclare librement : il dresse de lui-même un portrait qui le pose en sauveur de son peuple, après la catastrophe de la ruine de Jérusalem en 70, contre Jésus-Christ. Écrivant son premier ouvrage, avant 80, il s'est permis d'occulter complètement le "fait" chrétien. Mais en 93, à Rome, ce n'était plus possible, les événements étaient trop connus, les quatre évangiles répandus, Flavius Josèphe a donc dû faire une mention discrète, mais surnoise et mensongère de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ (cf. *BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE*, t. 3, p. 85-96). Les dates qu'il donne ont fait de la datation des événements du Nouveau Testament un embrouillamini inextricable ; mais elles ne sont que des falsifications délibérées des repères chronologiques indiqués par saint Luc (*ibid.*, p. 167-168).

En comparaison, brille l'honnêteté, la pureté du témoignage des évangélistes, ainsi que leur effacement complet, tout à la gloire d'un autre, leur Seigneur et Maître, Jésus-Christ.

SAINT JEAN, LE "DISCIPLE QUE JÉSUS AIMAIT"

Le témoignage du quatrième évangile est unique, dans son contenu, et dans la profondeur de sa révélation.

Il reprend peu de ce que Matthieu, Marc et Luc relatent, et la plupart des événements qu'il raconte lui sont propres : toutes les étapes du ministère de Jésus à Jérusalem, pendant les quatre fêtes liturgiques juives ; la première Pâque (avril 29), la Pentecôte, la

fête des Tabernacles, et la deuxième Pâque (avril 30), mais aussi des rencontres inconnues des synoptiques, avec Nicodème, la Samaritaine, le Fonctionnaire royal de Capharnaüm... Même dans les courtes journées de la Passion, le récit de saint Jean se distingue des trois autres, comme pour les récits de la Résurrection.

Et ce n'est pas tout, Jean a toute une "christologie", une terminologie mystique qui lui est propre, et qui n'a pas de répondant chez les autres auteurs du Nouveau Testament. Notre-Seigneur, pour lui, est *le Verbe*, et lui seul cite de longs discours développant toute une théorie de la relation entre ce Fils et son Père.

Pourquoi ce singularisme ? Jean, mythomane ? affabulateur ? gnostique ? ou... quoi ? Pour résumer, selon le "consensus" exégétique en vigueur aujourd'hui, le quatrième Évangile est un écrit tardif, rédigé dans un contexte de tension entre les chrétiens et la synagogue, donc après la dispersion du peuple juif en 70, et l'identité de son auteur est très discutable. Selon eux, ce texte écrit longtemps après les événements serait une « recomposition théologique », qui ne témoigne pas tant de la vie de Jésus-Christ que de la "foi" des chrétiens de la fin du premier siècle, et surtout de leur ressentiment antisémite.

MAGNIFIQUE HISTORICITÉ.

Quels arguments apportent-ils ? Dans *l'introduction à l'Évangile selon saint Jean* du Nouveau Testament que nous avons distribué au Camp de la Phalange (TRADUCTION DE LA BIBLE DE JÉRUSALEM, éditions du Cerf, 2022, p. 203), on lit : « *S'il est vrai que des textes tels que Jn 9, 22 ; 12, 42 ; 16, 2, font allusion à une décision des autorités juives prise lors du "concile" de Jamnia, la composition du quatrième évangile sous sa forme quasi définitive ne pourrait être antérieure aux années 80.* » Les références mentionnées évoquent la décision des ennemis de Notre-Seigneur d'exclure de la synagogue ceux qui croiraient en Lui. C'est prendre argument des malédictions contre les chrétiens formulées par les rabbins de Yabné, ou Jamnia, entre 85 et 90 ap. J.-C. pour décider que ces récits datent forcément de cette époque. Sous-entendu : chrétiens et juifs vécurent en bonne harmonie et intelligence pendant cinquante ans après Notre-Seigneur, et les tensions n'apparurent qu'après la chute de Jérusalem, entre l'an 80 et l'an 100 !

C'est oublier, c'est nier toutes les persécutions que *les Juifs*, membres du Sanhédrin ou Pharisiens, ont fait subir à Notre-Seigneur durant sa vie publique, jusqu'à sa crucifixion, persécution continuée contre l'Église primitive dès le lendemain de la Pentecôte, persécution qui reçut son châtement en 70 : Jérusalem fut détruite pour son obstination à refuser le salut apporté par son Messie.

C'est aussi méconnaître totalement le contexte religieux où parut Notre-Seigneur, tel que révélé par

les découvertes archéologiques et exégétiques récentes, particulièrement celles des manuscrits de Qumrân. Elles révèlent la violente opposition qui dressait les esséniens contre les pharisiens, et donnait lieu à des controverses et des malédictions qui préludent au drame évangélique. Nous retrouvons dans ces écrits, antérieurs au Nouveau Testament, le portrait des ennemis de Notre-Seigneur et la dénonciation de leurs vices telle que dans l'Évangile, particulièrement selon saint Jean ; ce que Jésus reproche aux pharisiens, les esséniens le leur reprochaient déjà avant Lui (cf. *BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE*. t. 3, p. 8). Dans ce contexte, la haine des *Juifs* contre Notre-Seigneur, leur mauvais esprit, et la violence de ses imprécations contre eux se comprend parfaitement : prétendre que cette controverse n'est compréhensible que dans l'atmosphère de la fin du premier siècle est un mensonge, ou bien une ignorance inexcusable pour des hommes de métier.

Et ce n'est pas tout, certaines paroles de Notre-Seigneur ne se comprennent qu'en référence aux écrits découverts à Qumrân ; ainsi de « *JE SUIS la lumière du monde* » (*ibid.*, p. 14) et aussi « *selon le mot de l'Écriture : "de son Sein jailliront des fleuves d'eau vive"* » (*ibid.*, p. 12).

L'Évangile selon saint Jean est parfaitement cohérent avec les données historiques de la Palestine en l'an 30, qui ont été rendues secrètes après 68 quand les esséniens ont enfoui leurs manuscrits, et dévoilées lorsqu'elles furent exhumées au lieu même de leur ensevelissement en 1947. Magnifique preuve d'historicité.

UN TÉMOIN OCULAIRE DE PREMIER ORDRE.

De plus, il faut affirmer qu'une étude attentive des textes (*ibid.*, p. 145) confirme la tradition catholique selon laquelle c'est bien Jean l'Apôtre, fils de Zébédée, qui a achevé cet évangile dans sa totalité, avant la chute de Jérusalem en l'an 70 : nulle trace dans son récit de cet événement majeur.

Saint Jean a vécu ce qu'il raconte : son récit fourmille de détails qui restituent avec une vérité flagrante l'atmosphère religieuse en Palestine, au moment de la vie publique de Notre-Seigneur. Par exemple, il note « *qu'il existe à Jérusalem, près de la Probatique, une piscine qui s'appelle en hébreu Bêthesda et qui a cinq portiques.* » (5, 2). Cinq portiques ? La critique moderniste est allée jusqu'à inventer que Jean faisait un récit uniquement symbolique, car, vous comprenez, une piscine, si elle est carrée ou rectangulaire comme toutes les piscines, elle n'a que quatre côtés donc elle ne peut avoir que quatre portiques. La découverte, un beau jour, lors de fouilles archéologiques, des soubassements de cette piscine, rectangulaire, de fait, mais avec un cinquième portique chevauchant l'édifice, au milieu, atteste l'honnêteté et l'exactitude du témoignage de Jean.

Les dialogues qu'il rapporte sont d'une précision

inégalée et d'une Sagesse divine, qui exclut toute forgerie, au point que l'on pénètre jusqu'à la psychologie des personnages : pensez à Marie-Madeleine, Marthe, la Samaritaine, ou bien l'Aveugle-né. Jean connaît très bien les autorités religieuses de Jérusalem, « *les Juifs* », comme il les appelle avec un détachement glacial, il est très informé de ce qui se passe dans leurs réunions, certainement grâce à Nicodème, qui y assistait. Et surtout, saint Jean restitue parfaitement l'ambiance survoltée de Jérusalem, dès que Jésus y paraît ; c'est comme si nous y étions... Il ne fait aucun doute qu'il est un témoin oculaire de premier ordre.

Notre Père expliquait, dès 1970, que si saint Jean raconte de nombreux faits que les synoptiques ne relatent pas, en particulier le ministère de Jésus à Jérusalem, c'est tout simplement parce que lui seul y a assisté, et non pas tous les Apôtres. Son récit en témoigne ; dans ces durs affrontements, Notre-Seigneur paraît très seul, et non pas entouré d'un groupe de Galiléens prêts à le défendre.

Écrivant après les trois autres évangélistes, selon la tradition, on comprend qu'il n'ait pas voulu répéter ce qu'ils avaient déjà fait connaître, mais surtout, son récit est composé pour délivrer une révélation qui lui est propre.

« LA VÉRITÉ TOUT ENTIÈRE. »

L'Évangile selon saint Jean contient un secret. Car toutes ses qualités n'expliquent pas la profondeur de sa compréhension du mystère de Jésus, le Verbe de Dieu, et il faut comprendre quelles raisons, quelle fin lui a fait choisir les événements qu'il raconte, parmi « *bien d'autres choses que Jésus a faites* » (Jn 21,25).

À deux reprises, dans son Évangile (2, 22 et 12, 16), saint Jean affirme que les disciples, dont lui le premier, ne comprenaient pas sur le moment toute la portée des gestes de Jésus, notamment qu'Il accomplissait l'Écriture, mais ils ne pénétrèrent ce mystère que plus tard, *quand Jésus eut été glorifié*.

Notre Père commentait : ce sont des « Paroles d'une limpidité, d'une honnêteté, de la part de saint Jean, absolue ! Il manifeste à quel point ils ont vécu ces événements n'ayant point encore l'Esprit, ils ont vécu ces événements comme des spectateurs qui enregistrent une bande de cinéma, mais pour ce qui est de comprendre les choses invisibles, non ! Ils avouent que c'est plus tard qu'ils se sont remémoré la chose, et probablement à la lumière qui leur sera donnée à ce moment-là, ils ont compris tout et ils portent témoignage de ce qu'ils ont vu, dans un premier temps, mais que maintenant, ils croient davantage. C'est tout à fait la théologie de saint Jean. »

Tout au long de son récit, en effet, saint Jean montre que Notre-Seigneur se heurte à un mur d'in-

compréhension, parce que le Saint-Esprit n'a pas encore été donné : c'est explicite dans l'entretien avec Nicodème (Jn 3,4-8).

Il n'y a pas encore d'Esprit (Jn 7,39), donc les âmes ne peuvent croire vraiment en Jésus, mais Il les enseigne en vue de ce don de l'Esprit-Saint, pour que, plus tard, ils comprennent. Les Apôtres eux-mêmes sont défaillants ; lors de son dernier repas avant de monter au Ciel, Jésus le leur dit : « *Voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ?* » (Jn 14,9) Et aussi : « *J'ai encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pouvez le porter à présent.* » (Jn 16,12) Et Il continue : « *Mais quand il viendra, Lui, l'Esprit de Vérité, il vous introduira dans la Vérité toute entière.* » De quelle manière ? « *Il ne parlera pas de Lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira, et il vous dévoilera les choses à venir.* »

Le Saint-Esprit n'a pas de bouche pour parler. Mais, voici le secret de l'Évangile selon saint Jean : le Saint-Esprit lui a *parlé* par la bouche de la Vierge Marie (cf. BAH, t. 3, p. 54 et 64). Alors nous pouvons lui appliquer la suite : « *Elle me glorifiera, car c'est de mon bien qu'Elle recevra et Elle vous le dévoilera. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit que c'est de mon bien qu'Elle reçoit et qu'Elle vous le dévoilera.* » (Jn 16,13-15)

En effet, disait notre Père, le soir de la Cène, Notre-Seigneur a pris son Apôtre Jean sur sa Poitrine, le faisant confident et témoin des pensées de son Divin Cœur, pour lui confier la tâche de le révéler dans son mystère ultime, à savoir qu'il est le Fils de Dieu, Dieu Lui-même, ne faisant qu'un avec le Père et l'Esprit-Saint, et que ces trois Personnes veulent donner leur Amour, leur vie surnaturelle aux hommes, afin d'avoir avec eux une unité semblable à celle que ces trois Personnes divines ont entre Elles (*retraite Tendresse et dévotion*, 1998). Telle est « *la Vérité tout entière* », la révélation de l'Amour ; notre Père concluait : « On ne peut pas lire cet Évangile, il est interdit de lire cet Évangile d'un bout à l'autre, sans comprendre que Jésus est l'Amour. *Jesus Caritas.* »

À commencer par le Prologue, où saint Jean nous montre ce *Verbe de Dieu* plein d'Amour de son Père, « *se jetant sur son sein* » (1, 18), venir dans notre Monde de *Ténèbres*, afin de nous donner le *pouvoir de devenir*, nous aussi, *enfants de Dieu*, si nous croyons en sa naissance virginale du sein de la Vierge Marie, qui est ainsi, n'en déplaise au pape François, « protagoniste » de cette révélation du Divin Amour (1, 12-13). Tous les Face à face racontés par saint Jean nous donnent à contempler l'Amour de ce Verbe, ce Fils de Dieu fait homme qui a *soif* (4, 7) de donner l'eau vive de son Divin Cœur (7, 37).

Pour mener cette œuvre à bonne fin, Notre-Seigneur a confié le disciple qu'Il aimait à sa très Sainte Mère,

du haut de la Croix. Saint Jean l'a prise chez lui, et c'est en Elle, par Elle, au cours des années qu'ils ont passées ensemble jusqu'à l'Assomption, qu'il a reçu une assistance toute particulière du *Paraclet* pour *l'introduire dans la Vérité toute entière et lui dévoiler les choses à venir*.

Car la Vierge Marie comprenait tout, depuis la réponse de son Divin Fils au Temple de Jérusalem, en l'an 12 : « *Ne saviez-vous pas que je dois être chez mon Père ?* » (Lc 2,49) Cette réponse inaugurerait les révélations qu'il ferait à sa Mère et à son Époux saint Joseph sur son inhabitation dans le sein du Père : car « *il redescendit alors avec eux et revint à Nazareth ; et Il leur était soumis. Et sa Mère gardait fidèlement toutes ces choses dans son Cœur* », écrit saint Luc (2,51). Quelles sont donc *ces choses*, sinon que son Enfant était tout à Dieu son unique Père, tout épris de Lui et sans cesse retiré dans son sein, n'ayant d'autre pensée que de lui obéir, de lui plaire, qu'Il était dans son Père et son Père en Lui, qu'il venait du Ciel et qu'il y retournerait, car son Père et Lui ne sont qu'UN. Bref, tout l'évangile de saint Jean s'explique évidemment par ce colloque incessant entre la Sainte Vierge et son fils adoptif. Voilà la vraie raison de la richesse et de la profondeur incomparables de ce témoignage, dont les exégètes prétendent trouver l'inspiration dans le mandéisme, la gnose, l'hermétisme, le judaïsme hellénistique ou rabbinique... et quoi encore ? ! C'est bien l'Immaculée Conception qui écrase encore la tête du serpent moderniste, dans le grand combat universel que saint Jean nous révèle dans son Évangile, puis dans son Apocalypse.

Car Notre-Seigneur n'a pu mener la révélation de sa divinité et de son Amour que dans la contradiction, jusqu'à en témoigner sur la Croix. Ce récit nous montre Jésus se manifestant d'emblée à Jérusalem comme le Messie, le Fils de Dieu, suscitant la haine des "archontes", les chefs du peuple. Dans leur jalousie diabolique, ils n'auront de cesse de l'éliminer, mais ils ne le pourront qu'à *l'Heure* où Jésus le permettra.

Saint Jean a donné à cet affrontement historique toute son ampleur. Il y a un drame cosmique, un drame immense qui traverse toute l'histoire : c'est le combat de la Lumière et des Ténèbres. La Lumière, c'est Jésus-Christ Fils de Dieu ; et les Ténèbres, ce sont les puissances infernales, Satan, le « *Prince de ce monde* » (Jn 12,31) et ses armées. Toutes les âmes qui approchent de Jésus, dans l'Évangile, comme toutes celles qui lisent ces récits, sont sommées de choisir leur camp et jouent par là leur salut éternel. Plus que les trois autres, saint Jean nous fait saisir à quel point la révélation de l'Évangile est tragique. Car beaucoup vont, dès le début, prendre parti contre Jésus-Christ. Saint Jean nous avertit dès son chapitre 3 : « *Le*

Jugement, le voici : quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière ; car leurs œuvres étaient mauvaises. » (Jn 3,19) C'est encore l'expression de la Sagesse de la Vierge Marie et de la peine de son Cœur Immaculé, Elle à qui Syméon avait annoncé que son Fils devait « *amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, un glaive te transpercera le Cœur, afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs* » (Lc 2,34-35).

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE

Toute l'exégèse "critique" que les savants rationalistes ont entreprise à partir de la Réforme protestante a été menée dans un esprit de révolte contre l'Église, en vue de ruiner son autorité.

Mais, le véritable travail "critique", l'Église l'a réalisé dès les temps apostoliques en fixant ce qu'on appelle le CANON DES ÉCRITURES, c'est-à-dire le recueil des écrits inspirés. Il existait déjà pareil recueil pour les Livres de l'Ancien Testament, et c'est sur ce modèle que l'Église primitive va dresser un Canon pour la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire un ensemble de textes reconnus comme inspirés par Dieu, sur lesquels elle règlera sa foi.

Par les Pères de l'Église, nous savions déjà que ce travail de discernement avait été entrepris très tôt dans l'Église, en suivant des critères très rigoureux. En 1740, la découverte d'un manuscrit daté du huitième siècle de notre ère nous a apporté une preuve éclatante de l'ancienneté du Canon du Nouveau Testament. Cette découverte est due au prêtre italien Louis-Antoine Muratori, bibliothécaire à l'Université Ambrosienne de Milan. En classant des piles d'anciens documents d'archives, il a repéré un fragment de manuscrit antique, qui s'est avéré être la copie d'un document chrétien du milieu du deuxième siècle, donc très proche des temps apostoliques. Ce document ecclésiastique établit une liste des textes du Nouveau Testament reconnus comme canoniques.

Cette liste est tout à fait comparable à celle que nous recevons aujourd'hui. Les textes sont déjà groupés en quatre catégories : 1. les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres ; 2. les épîtres de saint Paul ; 3. les épîtres catholiques de saint Jude, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean ; et 4. l'Apocalypse.

Ce qui rend la découverte considérable, c'est d'abord que ce Canon émane de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises. Mais ce qui est aussi très important, c'est que ce fragment témoigne du travail de discernement de l'Église, qui n'a pas reçu n'importe quel texte comme inspiré. Ainsi, cette énumération du Canon s'accompagne du rejet explicite d'autres textes. Par exemple "*le Pasteur d'Hermas*",

que certaines Églises ont tenu un temps pour inspiré, est déclaré ici « *trop récent* ». Il est permis de le lire, certes, mais « *non point publiquement* », c'est-à-dire lors des assemblées liturgiques. Quant aux « *épîtres aux Laodicéens et aux Alexandrins, qui circulent sous le nom de Paul, et qui favorisent l'hérésie de Marcion, elles ne peuvent être reçues dans l'Église catholique, car, est-il précisé, il ne convient pas de mêler le fiel et le miel.* »

Voilà qui nous éclaire sur les critères de discernement du magistère, en vigueur dès le premier siècle : ils sont très sévères. Supposer le contraire, *a priori*, comme le font les savants rationalistes, c'est se méprendre gravement, criminellement, sur la mentalité des premiers chrétiens, qui étaient, évidemment, avides de recevoir les paroles et les actes authentiques de Notre-Seigneur, pour nourrir leur foi, leur espérance et leur charité.

C'est ainsi que l'Église a soigneusement distingué les vingt-sept écrits inspirés de la masse de textes douteux, incomplets ou nettement légendaires, parus au cours des siècles, que l'on nomme écrits "apocryphes". Tout ce que contiennent ces récits n'est pas à rejeter entièrement, puisque l'Église a introduit dans sa liturgie certains faits que la tradition la plus antique lui fait considérer comme véridiques ; ainsi de la Présentation de la Vierge Marie au Temple, et de son Assomption racontée dans le *Transitus Mariæ*. Mais la lecture des meilleurs de ces écrits apocryphes fait mesurer l'abîme qui sépare ces documents des textes inspirés.

UNE LECTURE VIVANTE ET RELIGIEUSE, À L'ÉCOLE DE L'ABBÉ DE NANTES, NOTRE PÈRE

« *La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le véritable Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* » (Jn 17,3) C'est dans cette fin, dans ce but que notre Père n'a pas cessé de commenter l'Évangile, de nous l'expliquer, de nous le faire aimer. Il renouait ainsi avec la grande tradition catholique, celle des Pères de l'Église, de saint Augustin en particulier, au milieu d'une génération qui en perdait complètement le sens. Pour mesurer l'importance de son apport, il faut comprendre à quel point l'exégèse actuelle est tarée.

Depuis toujours les ennemis de l'Église ont nié l'historicité des Évangiles. Mais à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, les prétendus savants rationalistes et protestants ont redoublé de violence, prétendant, au nom de la science, démontrer le mensonge, la nullité ou les contradictions des évangélistes. Tout leur travail consistait à repousser au plus loin la date de rédaction des Évangiles, qui n'auraient été écrits qu'après une longue période de transmission orale, au cours de laquelle toutes les "transfigurations" des événements passés par la communauté primitive auraient été possibles... Des savants

réputés catholiques ont prétendu concilier les soi-disant "acquis" de ces rationalistes avec notre foi chrétienne, sans craindre de nier tout caractère historique à la vie de Notre-Seigneur ; ce sont les modernistes, que saint Pie X a démasqués et condamnés.

Mais son effort n'a pas été soutenu par ses successeurs, et l'exégèse catholique a gardé quelque chose de ce chancre moderniste. Par exemple, mes professeurs de séminaires, à la veille du Concile, qui étaient de grands savants et des prêtres pieux, abordaient l'Évangile comme un objet de science, à la manière des rationalistes et éventuellement pour les réfuter, mais ces textes demeuraient du coup lettre morte. Et aujourd'hui, après le lâcher-tout du concile Vatican II, les pires donnent libre cours à leurs élucubrations, et les meilleurs les respectent, au nom de leur prétendue « science ». Par exemple, les introductions aux Évangiles du Nouveau Testament que nous avons distribuées au Camp de la Phalange (*TRADUCTION DE LA BIBLE DE JÉRUSALEM, éditions du Cerf, 2022*) ont été faites dans un esprit catholique, avec même le souci de se soumettre aux directives du magistère romain. Mais ces introductions n'en contiennent pas moins une foule de propositions modernistes, elles sont absolument desséchantes parce que leurs auteurs entrent dans les débats sans fin ouverts par les rationalistes qui tendent tous, de près ou de loin, à contester l'historicité de l'Évangile.

Tout au long de sa vie, notre Père a défendu cette historicité, il m'a fait beaucoup travailler pour cela, le fruit en est toute la démonstration que les conférences de ce camp vont établir, dont la conclusion est d'une évidence solaire : il faut croire en l'Évangile. « *Credo evangelistam* », disait saint Augustin, je fais confiance aux Évangiles.

Si notre Père tenait tant à défendre la vérité de ces récits, c'est parce qu'il y trouvait la source de notre foi, et l'accès à Jésus, la révélation de son Amour et de sa Vérité, et c'est cela qu'il a voulu nous transmettre.

Entre ses mains et dans sa bouche, dans sa prédication, l'Évangile devenait vivant, à croire qu'il avait rencontré saint Pierre la veille, ou bien qu'il était présent, invité ? aux noces de Cana. C'est le propre des grands saints, comme saint François de Sales, dont l'enseignement attirait les foules parce qu'il rend présent Notre-Seigneur et sa Sainte Mère, et donc engage à les aimer, et à se convertir.

C'est cette présence que nous voulons rendre "sensorielle", comme disait l'abbé Poppe. Lire les Évangiles avec la sagesse de la foi, expliquait notre Père, c'est goûter, savourer l'expérience "totale" des contemporains, témoins oculaires des dits et faits de Jésus, Fils de Dieu fait homme, Fils de Marie. C'est se mettre d'emblée en présence du Mystère vivant

de la Personne divine que les Apôtres ont rencontrée le premier jour, passant près des eaux de Salim, où Jean-Baptiste baptisait. À aucun moment, ils n'ont été en présence d'un homme ordinaire.

Lire l'Évangile, c'est à la fois retrouver la simplicité humaine des événements, et en saisir la profondeur mystérieuse, "l'aura" de gloire qui s'en dégageait, et dont Pierre, Jacques et Jean virent le resplendissement sur le mont Thabor.

Non, Jésus n'était pas un homme ordinaire ! Il rayonnait d'une « gloire » (Jn 1,14) que saint Jean a vue resplendir jusque sur la Croix... parce que la Vierge Marie l'a introduit dans le mystère de la Rédemption. Voilà la clef d'une lecture "vivante et religieuse". Notre-Seigneur n'a pu révéler le "rôle principal" de sa Divine Mère à cause de l'impureté, de la dureté de cœur de ses contemporains, mais maintenant, après les révélations de Fatima et l'enseignement de notre Père, nous ne pouvons lire l'Évangile, méditer ces événements auxquels Elle a assisté, sans penser à Elle, sans vouloir nous réfugier dans son Cœur Immaculé pour y chercher la plénitude de l'amoureuse connaissance de son Fils, le feu, la Sagesse de l'Esprit-Saint qui demeure en Elle, brasier de divin Amour trinitaire.

Chercher à contempler, à connaître un tant soit peu quel était son Amour, son enthousiasme, à chacune des paroles de son Fils, la peine de son Cœur, son angoisse quand il était outragé, blasphémé, haï... Embrasser ainsi la dévotion réparatrice à son Cœur Immaculé qui est toujours le même au Ciel en ce moment, qui souffre de toutes les offenses faites à Dieu Notre-Seigneur et qui répare pour nos péchés, se réjouit de chaque conversion, de chaque progrès de l'Évangile, du Règne du Sacré Cœur.

LA VRAIE "ÉVANGÉLISATION"

Notre conclusion illustrera la fécondité de cette approche de l'Évangile. La recherche de la réalité du fait historique mène à la contemplation du Cœur très Unique de Jésus-Marie.

Clément d'Alexandrie, un Père du deuxième siècle, estimait qu'il fallait prendre à la lettre la parole de Notre-Seigneur qui citait le prophète Isaïe, en ouvrant son ministère dans la synagogue de Nazareth : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, [...] il m'a envoyé proclamer une année de grâce du Seigneur.* » (Lc 4,18-19)

De fait, dans les quatre Évangiles, le récit de la vie publique tient bien en une année, comptée approximativement entre la Pâque de l'an 29 et celle de l'an 30, lors de laquelle Jésus fut crucifié. Dans cet intervalle, tous les événements trouvent leur place, y compris les fêtes liturgiques juives mentionnées par saint Jean, c'est ce que nous allons montrer au fil des conférences de ce camp.

Un seul passage, au chapitre 6, 4 de saint Jean, semble impliquer une vie publique de trois ans, parce qu'il évoquerait une troisième fête de Pâque. En effet, avant de raconter la multiplication des pains, saint Jean note que « *la Pâque, la fête des Juifs, était proche* », et cette multiplication des pains ne peut être rapprochée ni de la Pâque de l'an 29 ni de celle de l'an 30. L'intuition de notre Père, qui a compris que, dans son récit de la Cène, saint Jean regroupait en fait deux discours, celui prononcé avant la Passion, et un autre prononcé avant l'Ascension, cette intuition nous a donné la clef de cette difficulté. Il semble que saint Jean ait ajouté au discours de Capharnaüm, qui suit la multiplication des pains, un autre discours Eucharistique, que Jésus a dû prononcer à la fin de sa vie publique, tandis que la Pâque de l'an 30, celle de son Sacrifice, « *était proche* », d'où la mention de cette fête. Il n'y a donc plus besoin d'ajouter une troisième fête de Pâque, et la vie publique de Notre-Seigneur a bien duré un an (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 242, avril 2023, p. 8-9).

Cette "chronologie courte" n'est pas une argutie d'exégète, c'est certainement la vérité historique, parce qu'elle correspond au grand désir du Cœur de Jésus d'accomplir enfin la Volonté de son Père, c'est-à-dire d'offrir son Sacrifice pour nous racheter, nous pauvres pécheurs, et nous arracher au feu de l'enfer. C'est sa vocation, c'est pour cela qu'il est « *sorti du sein du Père* », pour prendre chair dans le sein de la Vierge Marie. Tout l'Ancien Testament l'annonçait, en particulier la prophétie du chapitre 53 d'Isaïe, qui est un véritable "ordre de mission" donné par le Père céleste à son Fils. Dans ce "poème du Serviteur souffrant", se trouvent les mots les plus importants de l'Ancien Testament : « *'im tasîm 'asham naphshô* », « *S'il offre sa vie en sacrifice expiatoire* »... « *...il verra une postérité, il prolongera ses jours et ce qui plaît à Yahweh s'accomplira par lui.* »

Et la Vierge Marie, qui connaît cette prophétie, adhère de tout son Cœur Immaculé au grand désir de son Fils. Elle est à ses côtés durant cette « *course de géant* », pour parler comme sainte Thérèse de Lisieux – de Cœur si ce n'est de corps –, et finalement elle le retrouvera sur le chemin de la Croix. Voyez par là comme une "lecture historique" de l'Évangile débouche sur une connaissance plus profonde du Cœur très Unique de Jésus-Marie.

C'est ce drame que nous voulons contempler par cette étude, dans un esprit de compassion pour ces souffrances terrestres des Saints Cœurs de Jésus et Marie, qui nous aident à comprendre leur souffrance actuelle, causée par le péché obstiné des hommes, surtout le refus de se soumettre à leur royauté. Ainsi, puisse ce camp nous engager davantage à pratiquer la "dévotion réparatrice" demandée par le Cœur Immaculé de Marie et son Divin Fils.

père Bruno de Jésus-Marie.

ILLUMINISME SYNODAL !

« **R**AREMENT l'Église catholique ne s'est remise en cause à ce point », s'est exclamé Jean-Marie Guénois dans *LE FIGARO* à propos de *L'INSTRUMENTUM LABORIS* publié le 20 juin 2023 en prévision de la session qui se tient actuellement à Rome depuis le 4 octobre dans le cadre du synode « *POUR UNE ÉGLISE SYNODALE : COMMUNION – PARTICIPATION – MISSION* ». Ce document a été rédigé à mi-parcours de ce “fantastique” processus de consultation universelle du “Peuple de Dieu” lancé sur trois années par le pape François, après une première étape au niveau des conférences épiscopales du monde entier et une deuxième marquée par des débats au sein des sept assemblées ecclésiales continentales dont la synthèse des sept rapports produits et envoyés à Rome constitue le texte de cet *INSTRUMENTUM LABORIS*.

Ce document est censé ne pas préjuger des décisions finales qui seront adoptées par le pape François à l'issue de ce processus synodal sans précédent depuis Vatican II. Mais il est bien destiné à encadrer, orienter les discussions des deux prochaines sessions romaines et il est très remarquable de retrouver sous la plume de ses auteurs – anonymes – les grands thèmes abordés d'une manière constante par le pape François au cours de ses homélies, discours et textes. « *Les requêtes de fond ne sont pas une surprise* », fait remarquer de son côté Jean-Marie Guénois. « *Elles recourent tous les accents du pontificat du pape François.* » C'est dire que la pratique pastorale du Saint-Père, soutenue avec une incroyable énergie depuis ces dix dernières années, c'est-à-dire dès son accession au trône de Saint Pierre, a déjà profondément marqué les esprits au point d'en être devenue, au fil des ans, une doctrine bien arrêtée, parfaitement cohérente dans ses différentes composantes et qui conduira inmanquablement l'Église vers l'achèvement de sa ruine, si du moins elle n'avait pas les promesses de Notre-Seigneur selon lesquelles les portes de l'enfer ne pourront prévaloir sur Elle.

UNE MUTATION PROGRESSISTE DE L'ÉGLISE.

Dans son *LIVRE D'ACCUSATION CONTRE LE PRÉTENDU CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE*, publié en 1993 sous l'autorité du pape Jean-Paul II par le cardinal Joseph Ratzinger alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'abbé de Nantes, notre Père, rappelait les très exactes définitions de l'Église qui constituaient à elles seules, à la condition évidemment de les conserver, un rempart à la fois canonique et dogmatique contre toute forme d'hérésie et de schisme.

L'Église de la Contre-Réforme, donc au sortir du

concile de Trente, pour faire pièce à l'hérésie luthéro-calviniste, se définissait « comme la société parfaite, visible et hiérarchique, fondée par Jésus-Christ, dont les membres adhèrent à la même doctrine dans la soumission à la même autorité romaine, en vue d'obtenir par la grâce des sacrements la vie éternelle. Le pape Pie XII compléta cette définition canonique par cette autre, profondément dogmatique, allégorique et spirituelle de “corps mystique du Christ” ; c'était le 29 juin 1943, aux applaudissements de l'univers. La balance était faite des deux parties substantielles de ce mystère, par la considération du Saint-Esprit comme “l'Âme créée” de ce Corps social, et celle de sa hiérarchie comme son “âme créée” toute dépendante du Christ, son Fondateur et Chef souverain » de qui elle a reçu cet ordre : « *Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné.* » (Mc 16,15-16)

Après l'Ascension, les pauvres Galiléens que Jésus s'était choisis comme Apôtres demeurèrent écrasés par cet ordre, paralysés qu'ils étaient par la crainte des représailles de la part des juifs. « Mais dix jours après, alors qu'ils se trouvent enfermés dans le Cénacle, le Saint-Esprit descend sur eux, comme Notre-Seigneur l'avait prédit », explique notre Père. « C'est arrivé au moment et comme il l'avait prédit et les Apôtres en ont été transformés par une force intime. Le Saint-Esprit les a pénétrés, les a retournés, les a embrasés d'amour. La preuve : ils ont ouvert les portes et sont sortis, ils ont commencé à prêcher et cela ne s'est plus arrêté jusqu'à aujourd'hui. C'est une étape absolument décisive [...]. Saint Pierre, qui ne valait pas Jésus, devait prendre la suite et il l'a prise. » (sermon des vêpres du 15 août 1993) C'est de cette manière que l'Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de siècle en siècle, s'est étendue sous la motion du Saint-Esprit distribuant ses dons de deux sortes.

D'abord l'Esprit-Saint distribue ses dons de pouvoir au Pape, aux évêques et même aux prêtres pour qu'ils aient la force d'exercer leurs fonctions hiérarchiques. « Ils sont faits pour nous commander, ils sont faits pour nous prêcher, nous instruire, nous nourrir (...). Ils ont une force de l'Esprit-Saint, une assistance de l'Esprit-Saint qui ne viendra jamais à leur manquer, fussent-ils pécheurs, fussent-ils indignes. » (sermon de notre Père du 24 août 1980) Mais le même Esprit-Saint distribue surtout et à tous ses dons de charité. Pour qu'il y ait de la sainteté, pour que l'amour brûle dans toute l'Église, le Saint-Esprit distribue à tous ses dons et non pas selon une hiérarchie. « La charité est beaucoup plus importante que tout le reste. » (*ibid.*)

Mais au milieu des Apôtres, comme nous l'indiquent les Actes des Apôtres avec autant de discrétion que de précision (cf. Ac 1, 14), se tenait la Sainte Vierge, Mère de Notre-Seigneur, pour être une médiatrice puissante, un modèle de foi, une source d'énergie constante, non pas pour commander, mais pour encourager les Apôtres, d'abord dans l'attente de la Pentecôte. « C'est une femme forte, une femme sage ; elle a la sagesse parce qu'elle est accompagnée, elle a quelqu'un, son avocat, comme dit Jésus, son Paraclet, son assistant perpétuel, son ami intime, son conseiller, source de sa force intime et c'est l'Esprit-Saint, la troisième Personne de la Sainte Trinité. » (oraison de notre Père du 19 mai 1991) « Le Saint-Esprit, venu sur la Vierge Marie le jour de l'Annonciation pour la couvrir de son ombre et la prendre sous la puissance de ses ailes protectrices (Lc 1, 35), avait pris figure de colombe le jour du baptême de Jésus (Lc 3, 22). Mais le jour de la Pentecôte, point de "forme" de colombe, puisque Marie est là, en personne, communiquant aux Apôtres l'Amour, la Lumière et la Pureté irradiés de son Cœur Immaculé en la forme de "langues qu'on eût dites de feu" (Ac 2, 3), et leur donnant pleine assurance. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 352, janvier 1999)

Voilà le grand mystère de l'Église. La Sainte Vierge est le Temple du Saint-Esprit, c'est dans son Cœur Immaculé que le Paraclet, annoncé par Jésus, manifeste sa toute-puissance. C'est pour cette raison que l'on dit de la Sainte Vierge qu'Elle est la personification de l'Église qui, réciproquement, en est venue à exalter, la sainteté et donc la beauté de la divine Marie.

« Du dogme de la Maternité divine proclamé par le concile d'Éphèse en 431, à celui de l'Immaculée Conception, défini par le bienheureux Pie IX en 1854, confirmé à Lourdes le 25 mars 1858 par l'Immaculée Conception en Personne, quatorze siècles se sont écoulés, au cours desquels Pères de l'Église, théologiens et poètes ont salué à l'envi en Marie l'idéal parfait, mais vrai, réel, substantiel, d'une Sagesse créée, vierge, épouse et mère, bénie entre toutes les femmes, prédestinée par la seule volonté amoureuse de Dieu, volonté créante, épousante et fécondante. Dieu l'a établie gardienne, ou mieux, sauvegarde de l'Église et des chrétiens. C'est la très Sainte Vierge Marie qui nous sauve des mirages de l'Antichrist en lui écrasant la tête. C'est pourquoi il est dit : "Elle seule vaincra les hérésies dans le monde entier." » (Point 16)

C'est en 1917 que, dans le conseil de sa Sainte Trinité, Dieu notre Père décide d'envoyer sa Très Sainte Mère dans le ciel de Fatima se porter au secours de l'Église, et pour préparer le retour de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Fatima n'est

pas simplement un Message. C'est une Apocalypse – c'est-à-dire une Révélation – un Évangile même : une Bonne Nouvelle. Jésus veut que sa Très Sainte Mère passe "première". Il veut tout lui donner, conduire tout à Elle, à son Cœur Immaculé, pour tout recevoir d'Elle, pour tout lui donner, afin qu'Elle distribue Elle-même ses bienfaits, toutes ses grâces à tous. De Fatima, au Portugal, la Sainte Vierge exerce une véritable régence, une médiation pour assurer le salut des âmes, celui des nations et, en définitive et surtout, celui de l'Église... qui n'en veut pas, prise par la tentation de se rallier à l'esprit du monde.

Convoqués en concile entre 1962 et 1965, les évêques du monde entier, conduits sous la férule de fer de Jean XXIII puis de Paul VI, connurent une première et prodigieuse expérience "d'Église synodale". À l'issue de tumultueux débats au cours desquels furent librement écoutées, discutées sans la moindre censure, toutes les opinions y compris celles les plus clairement hérétiques, les Pères, lassés de combattre pour préserver les âmes de l'enfer et les gagner au Ciel, votèrent à des majorités écrasantes, au nom d'un Esprit, mais sans la moindre autorité d'infaillibilité, une paix unilatérale avec le Monde pourtant sous l'emprise de Satan et qu'ils s'engageaient désormais à servir. Pire, ils reconnaissaient à chacun la liberté sociale en matière de religion, acte pratique d'apostasie que confirma en personne Paul VI par la proclamation insensée du "culte de l'homme". Le cœur de cette révolution fut une mutation de l'Église édictée principalement par la constitution dogmatique *LUMEN GENTIUM* et reléguant la Sainte Vierge à un simple rôle "subordonné".

Par l'expression "lumen gentium", l'Église de Vatican II souligne le service qu'elle entend rendre au Monde dans son progrès profane. Non plus seulement préoccupée du salut des âmes – et en vérité elle ne l'est aujourd'hui plus du tout – elle veut diffuser « une force de générosité, de liberté, de fraternité qui aidera les hommes à la transformation du monde ». Elle se présente par ailleurs comme "Peuple de Dieu", présentation démocratique d'un Peuple « donné tout vivant, tout illuminé, sanctifié, rassemblé avant qu'intervienne le moins du monde la hiérarchie par l'action directe, invisible, gratuite, inattendue, illuminée de... l'Esprit-Saint ! », présentation permettant à son tour le renversement de ladite Hiérarchie, en particulier par l'introduction de la "collégialité", principe subversif de dilution de toute forme d'autorité.

Pour les tenants de la Collégialité, il s'agissait de « dépersonnaliser l'autorité dans un sens collectiviste et parlementaire, écrivait notre Père. Auparavant, le Pape était le Chef suprême et immédiat de tous, évêques et fidèles. Chaque évêque, soumis au Pape, était Pasteur d'un territoire et du peuple

qui y vivait (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 52, janvier 1972). La constitution *LUMEN GENTIUM* devait faire du Collège épiscopal le fait premier, les novateurs voulant que le pouvoir de l'évêque ait pour domaine l'Église universelle, et non plus seulement son diocèse particulier et le troupeau qui lui est attaché, ce pouvoir devant par ailleurs s'exercer selon un mode "collégial". Ce contre quoi s'est élevé notre Père : « Aucun pouvoir ecclésiastique dans l'Église n'est proprement collégial. Il n'y a, en effet, dans l'Église que des pouvoirs personnels exercés par chacun, Pape ou évêque, de manière libre et responsable. » (*ibid.*)

Et de cette collégialité devait résulter un délitement du pouvoir de chaque évêque noyé à dessein au sein du Synode et surtout des conférences épiscopales, échelon hiérarchique créé de toute pièce sans le moindre fondement traditionnel et qui devait rapidement prendre le pas sur leur autorité personnelle et responsable. Tandis que les laïcs, constitués « peuple de dieux », devaient connaître une irrésistible "promotion". Considérés d'emblée par le Concile, du fait de leur baptême comme "prophètes, prêtres et rois", ils se voyaient ainsi conférer une dignité outrée qui les égalait en autorité et en pouvoir à celle des prêtres pourtant revêtus du sacrement de l'Ordre ! Et, de droit, cette dignité leur confèrerait une mission tout à fait spécifique et immense. « Non seulement ils doivent remplir dans l'Église des ministères propres, où soit mise à profit leur "sécularité", mais encore ils doivent, dans le monde, "bien construire l'ordre temporel et l'orienter vers Dieu par le Christ". Construire le monde et bénir la tour de Babel ! » Inutile d'insister sur les conséquences dramatiques d'une telle promotion : l'orgueil insensé des laïcs prenant toute la place dans les paroisses, les prêtres priés de s'effacer, d'obéir et en définitive mal défendus par leurs propres évêques à la première dénonciation vindicative de leurs ouailles.

Alors qu'il « y aura toujours une distinction d'être entre le sacerdoce hiérarchique qui a reçu du sacrement de l'ordre le pouvoir d'enseigner, de consacrer et sanctifier, de gouverner en lieu et place du Seigneur, et le peuple fidèle qui ne peut être premièrement que bénéficiaire d'un tel ministère, explique notre Père. Il n'y a donc aucunement "sacerdoce" des laïcs, pris en corps ni individuellement. Point de sacerdoce au rabais, ni *a fortiori* de sacerdoce distinct, égal ou supérieur à celui des prêtres. Cela s'aperçoit au fait que le caractère propre du ministre sacerdotal est d'être efficace "*ex opere operato*", en vertu du pouvoir ontologique et quelle que soit la valeur de l'homme qui l'exerce. Tandis que le culte des fidèles n'a de valeur que dans les conditions de grâce sanc-

tifiante et dans la mesure des vertus morales qui les tiennent unis au Christ. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 55, avril 1972)

Mais rien n'y fait, les partisans de la prétendue nécessaire réforme de l'Église entendent se prévaloir des innombrables désordres contre la Loi, pourtant libératrice, de la chasteté de la part de certains clercs et qui leur fournirait aujourd'hui le prétexte "providentiel" pour poursuivre le "grand bond en avant" de la "révolution culturelle" initiée par le concile Vatican II.

FRANÇOIS, SUCCESSEUR DE QUI ?

Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI furent tous des papes "doctrinaires", intellectuels, c'est-à-dire pré-occupés de développer et d'imposer à toute l'Église en guise d'enseignement, leurs doctrines à eux. Paul VI recherchait cette gloire illusoire de présider ce mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle (MASDU) et d'y entraîner derrière lui toute l'Église par la transposition de sa prédication religieuse chrétienne en termes d'humanisme profane. Jean-Paul II avait la prétention intellectuelle de réaliser « la synthèse de la Religion ancienne et de l'Athéisme contemporain », c'est-à-dire « leur accomplissement final en l'Homme vivant, riche en avoir et en être, parachevé dans le sentiment sacré de son existence et dans la gloire de sa liberté ». Et avec ce Pape, c'était, comme disait notre Père, la "surchauffe" surtout avec les jeunes, mais sans lendemain. La grande ambition de Benoît XVI, quant à lui, fut d'imposer sa dialectique, une dialectique allemande, moderniste, pour rationaliser les mystères de la foi catholique dont les représentations anciennes n'auraient prétendument aucun sens pour l'homme moderne.

Avec le pape François, il en est différemment... apparemment.

Dès son élection au souverain pontificat, le 13 mars 2013, il s'est d'emblée présenté avec aisance et autorité comme un pape ayant gardé le cœur d'un vrai pasteur, celui qui connaît ses brebis, qui les aime et sait leur parler. Pour s'en convaincre, il suffit de relire l'une de ses toutes premières allocutions, très spontanée, absolument charmante, apparemment digne d'un Jean-Paul I^{er}, prononcée place Saint-Pierre à l'occasion de l'Angélus du 17 mars 2013 : « *C'est beau, la miséricorde ! Je me souviens, à peine devenu évêque, en l'année 1992, est arrivée à Buenos Aires la Vierge de Fatima et l'on a fait une grande messe pour les malades. Je suis allé confesser, lors de cette messe. Et presque à la fin de la messe, je me suis levé, je devais administrer une confirmation. Est venue à moi une femme âgée, humble, très humble, elle avait plus de quatre-vingts ans. Je l'ai regardée*

et je lui ai dit : “Grand-mère (...) vous voulez vous confesser?”. “Oui !”, m’a-t-elle dit. “Mais si vous n’avez pas péché...” Et elle m’a dit : “Nous avons tous péché...” “Mais peut-être le Seigneur ne les pardonne pas...” “Le Seigneur pardonne tout !”, m’a-t-elle dit : sûre d’elle. “Mais comment le savez-vous, vous, Madame?” “Si le Seigneur ne pardonnait pas tout, le monde n’existerait pas.” Il m’est venu l’envie de lui demander : “Dites-moi, Madame, vous avez étudié à la Grégorienne?” parce que cela est la sagesse que donne l’Esprit-Saint ; la sagesse intérieure vers la miséricorde de Dieu. N’oublions pas cette parole : Dieu ne se fatigue jamais de nous pardonner, jamais ! “Eh, mon père, quel est le problème?” Eh, le problème est que nous, nous nous fatiguons ! Nous ne voulons pas ! Nous nous fatiguons de demander pardon ! Lui ne se fatigue pas de pardonner, mais nous, parfois, nous nous fatiguons de demander pardon. Ne nous fatiguons jamais, ne nous fatiguons jamais ! Lui est le Père plein d’amour qui toujours pardonne, qui a ce cœur de miséricorde pour nous tous. Et nous aussi apprenons à être miséricordieux avec tous. Invoquons l’intercession de la Vierge qui a eu entre ses bras la Miséricorde de Dieu fait homme. »

Allocution charmante... mais c’est tout de même curieux qu’une simple fidèle se voie dans la nécessité de rappeler à son évêque les effets du péché originel qui obligent les âmes, à tous les âges de la vie, à s’approcher du tribunal de la confession pour faire l’aveu de leurs péchés qui font tant de peine au Bon Dieu, pour en exprimer une sincère contrition et recevoir, par le pouvoir du prêtre concédé par Notre-Seigneur et transmis de génération en génération par la succession apostolique, le pardon de l’Église. Et si cette fidèle a demandé à se confesser, c’est sans doute attirée, poussée, inspirée par la Sainte Vierge, par Notre-Dame de Fatima en visite dans la capitale argentine. Le Pape la mentionne au passage, mais sans lui témoigner de grands égards alors qu’elle est la protagoniste de cette scène...

Et lors de son homélie prononcée le 23 mai 2013 à l’occasion de la profession de foi des évêques de la Conférence épiscopale italienne, François a su alors leur dire des mots à la fois paternels et fraternels, chaleureux, réconfortants et conformes à la dignité de leur ministère sacerdotal... bref dans un esprit tout aussi pastoral : « *Oui, être pasteurs signifie croire chaque jour dans la grâce et dans la force qui nous vient du Seigneur, malgré notre faiblesse, et assumer jusqu’au bout la responsabilité de marcher devant le troupeau, libérés des poids qui entravent le saint zèle apostolique, et sans hésitations en le guidant, pour rendre notre voix reconnaissable, aussi bien par ceux qui ont embrassé la foi, que par ceux qui “ne sont*

pas [encore] de cet enclos” (Jn 10,16) : nous sommes appelés à faire nôtre le rêve de Dieu, dont la maison n’exclut aucune personne ni aucun peuple, comme l’annonçait prophétiquement Isaïe dans la première lecture (cf. Is 2,2-5).

« C’est pour cela qu’être pasteurs signifie également se disposer à marcher au milieu et derrière le troupeau : capables d’écouter le récit silencieux de celui qui souffre et de soutenir le pas de celui qui craint de ne pas y arriver ; attentifs à relever, à rassurer et à donner de l’espérance. Notre foi sort toujours renforcée du partage avec les humbles : mettons donc de côté toute forme d’arrogance, pour nous pencher sur ceux que le Seigneur a confiés à notre sollicitude. Parmi eux, nous devons réserver une place particulière, bien particulière, à nos prêtres : que pour eux en particulier, notre cœur, notre main et notre porte restent ouverts en toutes circonstances. Ce sont les premiers fidèles que nous avons, nous les évêques : nos prêtres. Aimons-les ! Aimons-les de tout cœur ! Ce sont nos enfants et nos frères ! »

Là encore, sermon paternel et charmant plein de sollicitude pour les évêques, leurs prêtres et les fidèles, en particulier pour ceux qui peinent à suivre... mais ce « *rêve de Dieu dont la maison n’exclut personne* »... de quoi s’agit-il ?

LE RÊVE DU PAPE FRANÇOIS.

C’est en fait le rêve du pape François dont le cœur s’est petit à petit révélé comme celui d’un mauvais pasteur animé par un amour infini, déréglé, désordonné, anarchique même en faveur du troupeau commis à sa charge – particulièrement en faveur des mauvaises brebis bien contentes de recevoir caresses et encouragements en lieu et place de bonnes et salutaires admonestations – lui assurant d’avance, mais sans jamais en indiquer les conditions, une miséricorde du Bon Dieu qu’il finira par étendre au nom de sa bonté à lui, mais sans la moindre autorité, en faveur de tous les pécheurs, les hérétiques et schismatiques de toutes confessions chrétiennes dissidentes, et finalement au monde entier. Cela le conduira, lui le Vicaire du Christ, à signer d’égal à égal avec le Grand Imam d’Al-Azhar, Ahmad Al-Tayyeb, le *DOCUMENT SUR LA FRATERNITÉ HUMAINE POUR LA PAIX ET LA COEXISTENCE COMMUNE* le 4 octobre 2019 à Abou Dhabi. Cela le conduira le 3 octobre 2020 à produire une encyclique, un “monument” sans précédent « parce qu’il ne se veut pas catholique. Les deux premiers mots sont repris de saint François d’Assise : “*FRATELLI TUTTI*”, « mais sans faire appel à l’amour du Cœur de Jésus-Marie qui est la source de cette fraternité universelle chez saint François », a écrit notre frère Bruno (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 215, novembre 2020).

Et pourtant, au cœur de cette encyclique, l'amour, voire même une écologie – faut-il le souligner – très relationnelle. *« Personne ne peut expérimenter ce que vaut la vie sans des visages concrets à aimer. Il y a là un secret de l'existence humaine authentique, car la vie subsiste où il y a un lien, la communion, la fraternité ; et c'est une vie plus forte que la mort quand elle est construite sur de vraies relations et des liens de fidélité. »* Et cet amour authentique pousse chacun à “sortir de lui-même”, à dépasser les cercles restreints de ses relations initiales, pour se rendre aux “périphéries”, pour nouer sans cesse de nouvelles relations avec les autres pour, au final, accueillir tout le monde, aimer tout le monde, vouloir le bien de tous et s'y dévouer.

Ce n'est pas tant la liberté qui conduit à l'individualisme et qu'il réproche, ni même l'égalité plus théorique que réelle qui préoccupent François, mais la fraternité. C'est cette *« ouverture de l'amour »* qui inciterait chacun à rejoindre *« ceux que je ne considère pas spontanément comme faisant partie de mon centre d'intérêt (...), chaque sœur ou frère souffrant, abandonné ou ignoré par ma société (...) étranger existentiel, même s'il est natif du pays »*.

Ainsi cet amour authentique s'épanouit d'abord au sein d'une communauté de relations à partir de laquelle, de proche en proche, elle peut et doit connaître une ouverture qui doit aboutir à une fraternité universelle fondée sur la valeur, la dignité reconnue à chaque personne, sur une solidarité qui n'oublie pas de prendre soin des membres fragiles de nos familles, de notre société, de notre peuple et contre laquelle ne doivent s'interposer des frontières d'aucune sorte.

« Si toute personne a une dignité inaliénable, si chaque être humain est mon frère ou ma sœur et si le monde appartient vraiment à tous, peu importe que quelqu'un soit né ici ou vive hors de son propre pays. Ma nation est également coresponsable de son développement, bien qu'elle puisse s'acquitter de cette responsabilité de diverses manières : en l'accueillant généreusement en cas de besoin urgent, en le soutenant dans son propre pays, en se gardant d'utiliser ou de vider des pays entiers de leurs ressources naturelles par des systèmes corrompus qui entravent le développement digne des peuples. »

D'où cette compassion incroyable de François pour les migrants, en dehors de toute prudence écologique, de toute sagesse politique, de toute charité catholique, qui lui a fait faire son premier voyage, le 8 juillet 2013, sur l'île de Lampedusa, qui lui a inspiré cette folie de se déplacer sur l'île de Lesbos, le 16 avril 2016, et d'en ramener, dans son avion, douze migrants, tous musulmans, et qui l'a poussé encore à se rendre, non pas en France... mais à Marseille.

Voilà, la merveilleuse, la prestigieuse charité fraternelle catholique comme démembrée, c'est-à-dire coupée de son Auteur – Jésus-Christ, son Sacré-Cœur et la Croix – et détournée de sa fin – la conversion et le salut des pauvres pécheurs par la Médiation universelle du Cœur Immaculé de Marie – pour en faire une fraternité universelle laïque et maçonnique, au service de laquelle serait cantonnée une Église dont il n'est sérieusement question qu'à la toute extrême fin du document. « Il s'agit, non pas de prêcher la foi, la morale, la pratique de notre sainte religion ; ça, c'est courageux, c'est aidé par Notre-Seigneur, et donc profitable », écrivait notre Père en 1996 durant son exil à Hauterive. « Tandis que prêcher de telles théories, nous chrétiens, à tous les hommes, sans les tirer de leurs erreurs et sans les appeler d'abord à se convertir, c'est nous-mêmes pratiquer un naturalisme contraire à notre foi. Jésus dit : *“Sans moi, vous ne pouvez rien faire.”* Donc ces gens qui vous écoutent, s'ils ne viennent pas à la vraie foi, n'arriveront pas à la charité fraternelle, même habillée de neuf par vos soins en “communion des personnes” ! et vous, en leur prêchant cette si belle “communion” en si brillants habits, vous ne ferez rien et vous serez châtiés au dernier jour d'avoir rougi de Lui devant les hommes. » (*VATICAN II AUTODAFÉ* p. 379)

Un État a tout de même toisé le pape François dans son rêve de fraternité universelle en lui rappelant les réalités, les devoirs politiques auxquels ses propres citoyens doivent d'abord se soumettre avant de vouloir faire “ami-ami” avec le monde entier : la République populaire de Chine avec laquelle le Vatican s'est soumis à un accord pour concéder à la première un droit de regard déterminant pour ne pas dire décisif dans la nomination des évêques chinois qui tiennent désormais leur pouvoir de juridiction à la fois du Vicaire du Christ et du vicaire de Satan, c'est-à-dire du secrétaire général du Parti communiste chinois !

Donc ce projet de fraternité universelle, dans lequel le pape François englobe l'Église comme simple élément d'un dispositif universel, est un asservissement du Corps mystique du Christ au Monde et qui le conduit à ne plus vouloir distinguer ce qui est dans l'Église de ce qui est dehors. Mais il se trouve que l'Église par sa constitution divine même, demeure encore aujourd'hui, un obstacle à ce projet de fraternité universelle. D'où cette volonté, soixante années après le concile Vatican II, de poursuivre sa réforme pour l'ouvrir de façon plus vaste encore, s'il était possible, à ce nouvel esprit prétendument évangélique, l'adapter à ces liens fraternels universels et en faire *« une famille parmi les familles, – c'est cela, l'Église –*, prétend François, *ouverte pour témoigner au monde d'aujourd'hui de la foi, de l'espérance et*

de l'amour envers le Seigneur et envers ceux qu'il aime avec prédilection. Une maison avec les portes ouvertes. L'Église est une maison qui a les portes ouvertes. » (FRATELLI TUTTI, n° 276)

Cela est d'ailleurs parfaitement conforme à l'esprit du concile Vatican II. Une fois admis dans son principe, suivant en cela l'enseignement progressiste du Père Congar, que tout illuminé peut à sa guise réformer l'Église pour la rendre conforme à sa conception à lui, il n'y a plus de limite, une première réforme en appelant d'autres et ainsi de suite... jusqu'à la destruction.

Si Jean-Paul II et surtout Benoît XVI étaient préoccupés de maintenir leur grande œuvre du concile Vatican II par un sage réformisme selon une "*herméneutique de la continuité*", il n'en est rien pour François que rien n'arrête pour suivre ce rêve d'une fraternité universelle, comme il l'a montré sans ambages dans son exhortation apostolique *EVANGELII GAUDIUM*, datée du 24 novembre 2013 à laquelle il conféra explicitement une "*signification programmatique*".

UNE DESTRUCTION PROGRAMMÉE DE L'ÉGLISE.

Le premier chapitre de ce texte est consacré à la nécessaire "*réforme de l'Église en sortie missionnaire*", à "*la transformation missionnaire de l'Église*", avec d'ailleurs référence à "*la réforme permanente*" de l'Église initiée par le concile Vatican II et Paul VI. "*J'espère que toutes les communautés feront en sorte de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour avancer sur le chemin d'une conversion pastorale et missionnaire qui ne peut laisser les choses comme elles sont (...). La réforme des structures, qui exige la conversion pastorale, ne peut se comprendre qu'en ce sens : faire en sorte qu'elles deviennent toutes plus missionnaires, que la pastorale ordinaire en toutes ses instances soit plus expansive et ouverte, qu'elle mette les agents pastoraux en constante attitude de "sortie" et favorise ainsi la réponse positive de tous ceux auxquels Jésus offre son amitié.*" Et le Saint-Père de passer en revue les différentes "*structures ecclésiales*" pour toutes les engager à "*se réformer*" et en particulier l'Église diocésaine.

"*L'évêque doit toujours favoriser la communion missionnaire dans son Église diocésaine en poursuivant l'idéal des premières communautés chrétiennes, dans lesquelles les croyants avaient un seul cœur et une seule âme (cf. Ac 4,32). Par conséquent, parfois il se mettra devant pour indiquer la route et soutenir l'espérance du peuple, d'autres fois il sera simplement au milieu de tous dans une proximité simple et miséricordieuse, et en certaines circonstances il devra marcher derrière le peuple, pour aider ceux qui sont restés en arrière et – surtout – parce que*

le troupeau lui-même possède un odorat pour trouver de nouveaux chemins. Dans sa mission de favoriser une communion dynamique, ouverte et missionnaire, il devra stimuler et rechercher la maturation des organismes de participation proposés par le Code de droit canonique et d'autres formes de dialogue pastoral, avec le désir d'écouter tout le monde, et non pas seulement quelques-uns, toujours prompts à lui faire des compliments. Mais l'objectif de ces processus participatifs ne sera pas principalement l'organisation ecclésiale, mais le rêve missionnaire d'arriver à tous." (n° 31)

Rien de plus évangélique apparemment que cette image pastorale donnée à l'évêque, celle d'un berger à la tête ou bien au milieu de son troupeau voire même en arrière pour aider ceux qui peinent à suivre. Rien de plus révolutionnaire en réalité que de tels propos. On y retrouve la contradiction classique dans laquelle se mettent systématiquement les réformateurs qui prétendent faire faire "*un bond en avant*" à l'Église en lui imposant "*une marche arrière*" – en l'occurrence de deux mille ans – pour renouer avec l'idéal perdu – par défaut sans doute de fidélité – des premières communautés chrétiennes, pour imposer en fait à leurs contemporains leur idéal à eux et pour lequel ils ne peuvent se prévaloir d'aucun fondement dans la Tradition. "*L'idyllique souvenir de la première communauté de Jérusalem (Actes des Apôtres 2, 42 ; 4, 32-35 ; 5, 12-16), ne peut passer sans abus pour une définition de l'Église des siècles*", a écrit notre Père dans son troisième Livre d'accusation.

Et cet idéal que décrit déjà le Pape autour des mots clés de "*communion*", "*mission*" et "*participation*" ne serait-il pas celui d'une "*Église synodale*" qui ne dit pas encore son nom ?

Et comment se pourrait-il qu'en certaines circonstances un évêque serait bien avisé de se mettre "*en arrière*" au motif que "*le troupeau lui-même possède un odorat pour trouver de nouveaux chemins*" ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Le numéro 119 de l'Exhortation semble donner l'explication : "*Dans tous les baptisés, du premier au dernier, agit la force sanctificatrice de l'Esprit qui incite à évangéliser. Le Peuple de Dieu est saint à cause de cette onction qui le rend infaillible "in credendo". Cela signifie que quand il croit il ne se trompe pas, même s'il ne trouve pas les paroles pour exprimer sa foi. L'Esprit le guide dans la vérité et le conduit au salut. Comme faisant partie de son mystère d'amour pour l'humanité, Dieu dote la totalité des fidèles d'un instinct de la foi – le sensus fidei – qui les aide à discerner ce qui vient réellement de Dieu. La présence de l'Esprit donne aux chrétiens une certaine connaturalité avec les réalités divines et une sagesse qui leur permet de les comprendre de manière intuitive, même s'ils*

ne disposent pas des moyens appropriés pour les exprimer avec précision.»

Cette présentation du “peuple de Dieu” saint, absolument parfait, infaillible, démocratique, aux contours insaisissables, doté d’un instinct inné et collectif de la foi que lui accorderait directement et assurément le Saint-Esprit, avec ou sans la médiation nécessaire de la Hiérarchie, en dehors des frontières parfaitement définies du Magistère solennel ou ordinaire, par la seule grâce du baptême, relève d’un “pur” illuminisme qui n’est pas catholique et ne correspond pas au *sensus fidei*, dans son acception traditionnelle. Le “sens de la foi” des fidèles, c’est le sens de l’accueil des vérités de la foi « reçu au baptême comme une raison et une conscience surnaturelles, incapable en temps normal de rien découvrir de neuf et encore moins d’enseigner, mais capable de s’enthousiasmer à la parole d’un membre de l’Église enseignante », a précisé notre Père en 1996 dans le manuscrit que nous publierons en 2008 sous le titre *VATICAN II AUTODAFÉ*. Mais François a pour lui le concile Vatican II et même le prétendu Catéchisme de l’Église catholique publié en 1993 et dans lequel notre Père a relevé et dénoncé justement dans son troisième Livre d’accusation cette première hérésie, d’« une extension abusive de l’infaillibilité et de l’indéfectibilité de l’Église en son chef, en ses pasteurs et en son peuple ».

Partant de là, tout commence à s’éclairer sur le projet de réforme du pape François, à la lecture de la partie consacrée à l’annonce de l’Évangile par le “Peuple de Dieu” (cf. n°s 111 à 134). Le Pape parle de tout à propos de la “Bonne nouvelle”, de la joie que chaque baptisé serait appelé à faire connaître à tous, de ce salut que Dieu réalise et que l’Église annonce joyeusement et qui serait destiné à tous. Il ne manque pas de souligner la force évangélisatrice de la dévotion populaire. Mais rien quant au contenu proprement dit de l’Évangile, quant à son appel à se convertir, à faire pénitence, à recevoir les sacrements pour imiter et suivre Jésus... jusqu’à la croix... pour en définitive gagner le Ciel et échapper à l’enfer. Rien de tout cela. Et le plus incroyable est que cette merveilleuse et idéale mission d’évangélisation à laquelle nous serions tous appelés, quel que soit d’ailleurs notre état de grâce, se fait apparemment en l’absence de la Hiérarchie. Dans tous ces développements, pas la moindre mention des religieux, des prêtres, des évêques, d’une quelconque institution de l’Église.

Donc autant dire une évangélisation sans l’Église. Et notre Père en avait bien compris le ressort : « La grande raison de l’animosité sourde ou déclarée partout répandue contre la société visible, historique et hiérarchique qu’est l’Église, c’est l’exaltation de l’Évangile, mais de l’Évangile “selon l’Esprit”. C’est une Bonne Nouvelle, un Message de libération, de

joie et d’espoir qui doit être annoncé à tous les hommes pour que réussisse leur vie (...). Chacun construit son Église, se crée sa communauté, sans que plus personne ne conçoive la nécessité de l’unique Église comme médiation entre Dieu et les hommes. Nul besoin désormais de Magistère, ni de culte, ni de gouvernement ecclésiastique. L’institution est périmée. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 52 de janvier 1972) Il y a cinquante ans !

En conséquence, le Saint-Père préconise que soit réservé aux laïcs qui « *sont tout simplement l’immense majorité du peuple de Dieu* » et aux femmes en particulier plus d’espace au sein des églises particulières « *afin de pouvoir s’exprimer et agir* », ce qui suppose de combattre un « *cléricalisme excessif* » (cf. n°s 102-104).

Voilà en germe le cléricalisme dénoncé comme le mal principal dont souffrirait actuellement l’Église et dont François en impute les innombrables désordres qui l’éclaboussent à grand renfort de publicité. S’adressant aux jésuites d’Irlande, le 25 août 2018, il osa déclarer : « *Il y a, derrière ce drame de la violence, surtout quand il atteint de vastes proportions et suscite un grand scandale – pensons au cas du Chili et ici en Irlande ou aux États-Unis – une situation de l’Église marquée par l’élitisme et le cléricalisme : un échec de la proximité avec le peuple de Dieu. L’élitisme et le cléricalisme favorisent toutes les sortes d’abus. Et l’abus sexuel n’est pas le premier. Le premier est l’abus de pouvoir et de conscience.* » (*LA CIVILTÀ CATTOLICA* [éd. fr.] 0918 [2018], p. 15). Désordres prétendus d’un cléricalisme débridé et auquel “l’Église synodale” porterait remède. De quoi s’agit-il ?

UNE ÉGLISE SYNODALE.

C’est sans doute dans un discours prononcé le 17 octobre 2015 à l’occasion de la commémoration du cinquantième anniversaire de l’institution du synode des évêques, que le pape François a personnellement expliqué de la façon la plus complète ce qu’il entend par “Église synodale”. Lui-même vient de souligner l’importance de ce texte : « *Quand, à l’occasion du cinquantième anniversaire de la création du Synode, les théologiens ont préparé à mon intention une lettre que j’ai signée, ce fut un grand pas en avant.* » (discours du 4 octobre 2023)

Il reprend cette idée clef selon laquelle « *le Peuple de Dieu est saint à cause de cette onction qui le rend infaillible “in credendo”* », il invoque à nouveau le *sensus fidei* qui ferait obstacle, selon lui, à « *une séparation rigide entre Ecclesia docens et Ecclesia discens, puisque le Troupeau possède aussi son propre “flair” pour discerner les nouvelles routes que le Seigneur ouvre à l’Église* » et il en conclut qu’« *une Église synodale est une Église de l’écoute, avec la*

conscience qu'écouter "est plus qu'entendre". C'est une écoute réciproque dans laquelle chacun a quelque chose à apprendre. Le peuple fidèle, le Collège épiscopal, l'Évêque de Rome, chacun à l'écoute des autres ; et tous à l'écoute de l'Esprit-Saint, l'"Esprit de Vérité" (Jn 14,17), pour savoir ce qu'il dit aux Églises (Ap 2,7) ».

Le chemin synodal commencerait donc par l'écoute du Peuple de Dieu et s'il culmine avec l'écoute de l'Évêque de Rome, c'est bien le Synode des évêques qui se trouve être « *le point de convergence de ce dynamisme d'écoute à tous les niveaux de la vie de l'Église (...). À travers les pères synodaux, les évêques agissent comme d'authentiques gardiens, interprètes et témoins de la foi de toute l'Église, qui doivent savoir discerner avec attention parmi les mouvements souvent changeants de l'opinion publique.* » Et le Saint-Père d'achever en "apothéose" cet illuminisme délirant où le Peuple de Dieu est fait roi : « *Nous demandons tout d'abord à l'Esprit-Saint, pour les pères synodaux, le don de l'écoute : écoute de Dieu jusqu'à entendre avec Lui le cri du peuple ; écoute du peuple jusqu'à y respirer la volonté à laquelle Dieu nous appelle.* »

Le pape François a donc dans le collimateur le pouvoir personnel des évêques qu'il entend affaiblir par une « *valorisation* » des « *organismes de communion* » qui les assistent (le conseil presbytéral, le conseil des consultants, le chapitre des chanoines et le conseil pastoral) et de telle manière que ces « *organismes restent reliés avec la "base" et partent des gens, des problèmes de chaque jour* ».

Le Pape a également dans le collimateur l'exercice de son propre pouvoir. Mais là il avance à pas bien comptés, se sachant personnellement tenu par la constitution divine de l'Église et en particulier par les paroles mêmes de Notre-Seigneur qui a constitué saint Pierre comme le chef des Apôtres pour confirmer ses frères dans la foi.

Il rappelle que « *l'évêque de Rome, appelé à se prononcer comme "pasteur et docteur de tous les chrétiens", non à partir de ses convictions personnelles, mais comme témoin suprême de la fides totius Ecclesiae, est "garant de l'obéissance et de la conformité de l'Église à la volonté de Dieu, à l'Évangile du Christ et à la Tradition de l'Église"* ». Mais aucune mention explicite, dans le discours de François, de son pouvoir personnel, exorbitant, extraordinaire, d'enseignement solennel et infaillible, lorsqu'il daigne y recourir. Renoncement intentionnel à son titre de "Vicaire du Christ" rappelant sans doute à ses yeux de façon trop autoritaire, pas assez synodale, qu'il est le chef souverain et suprême de son unique Église, de ce qu'il tient son pouvoir de Notre-Seigneur et de Lui seul, à la différence des autres évêques et surtout à la

différence de n'importe quel patriarche schismatique ; d'où ce recours systématique à ce titre d'"évêque de Rome" ou à cette expression de "ministère pétrinien".

Autant de subterfuges terminologiques pour introduire une réforme de l'exercice du ministère pontifical : « *Je suis persuadé que, dans une Église synodale, même l'exercice du primat pétrinien pourra recevoir une plus grande lumière. Le pape ne se trouve pas, tout seul, au-dessus de l'Église, mais en elle comme baptisé parmi les baptisés et dans le Collège épiscopal comme évêque parmi les évêques, appelé en même temps – comme successeur de l'apôtre Pierre – à guider l'Église de Rome qui préside dans l'amour de toutes les Églises.* »

François n'en dit pas plus, mais en attendant il veut que certaines charges incombant au Pape soient transférées aux provinces, aux régions ecclésiastiques, aux conciles particuliers et tout spécialement aux Conférences épiscopales. « *Le souhait du Concile que de tels organismes puissent contribuer à accroître l'esprit de la collégialité épiscopale ne s'est pas encore pleinement réalisé.* » Notre Père lui-même le reconnaissait en janvier 1972, à propos de la collégialité, que la bataille n'était pas terminée. « *Nous sommes à mi-chemin, à une partie du chemin. Dans une Église synodale, comme je l'ai déjà affirmé, "il n'est pas opportun que le Pape remplace les évêques locaux dans le discernement de toutes les problématiques qui se présentent sur leurs territoires. En ce sens, je sens la nécessité de progresser dans une 'décentralisation' salutaire".* » Mais cette décentralisation affichée au profit des conférences épiscopales ne serait-elle pas une manière élégante de décharger une encombrante et paralysante Curie contre laquelle François n'a jamais voulu cacher son animosité personnelle et sa méfiance au point de l'avoir soumise à un plan de réforme dès son accession sur le trône de saint Pierre ?

LA RÉFORME DE LA CURIE.

Les cardinaux en avaient longuement parlé en 2013, lors des congrégations générales qui précédèrent le conclave : Rome, la Curie, ne pouvait prétendument rester en l'état. « *François a été choisi sur sa réputation d'homme d'action, autoritaire, qui a su gérer un énorme diocèse, celui de Buenos Aires. Il a reçu ce mandat lors de son élection : réformer la gouvernance de l'Église catholique, et il s'y emploie* », expliquait en 2017 Isabelle de Gaulmyn (*POUVOIRS* – 162. 2017, p. 35 et s.) De fait, dès le 8 avril 2013, il nomme un conseil des cardinaux tous choisis en dehors de la Curie, pour l'aider. Ce fut le fameux C9 dont les travaux aboutirent à la promulgation par François le 19 mars 2022 – solennité de saint Joseph choisie pour souligner l'importance du texte – de la constitution

apostolique *PREDICATE EVANGELIUM* « sur la Curie romaine et son service à l'Église dans le monde ».

C'est la constitution *IMMENSÆ AETERNI DEI* adoptée par Sixte V en 1588 qui posa les fondements modernes de la Curie romaine, organisant de façon permanente et cohérente l'ensemble des services, offices, commissions cardinalices et congrégations chargés d'assister le Souverain Pontife d'une part dans l'exercice de son ministère sur son diocèse et sur l'Église universelle et d'autre part dans l'administration des États pontificaux. Saint Pie X adoptera en 1908 la constitution *SAPIENTI CONSILIO* qui ramena le nombre des congrégations de vingt à onze, simplifiant et clarifiant considérablement les procédures et qui rétablit la juridiction de la Rote romaine dans le souci d'établir une claire distinction dans l'exercice des fonctions administratives des fonctions judiciaires au sein de la Curie. À la suite du concile Vatican II, Paul VI promulgua en 1967 la constitution *REGIMINI ECCLESIAE UNIVERSAE* et Jean-Paul II *PASTOR BONUS* en 1988. Donc avec le pape François, en moins de soixante ans, la Curie romaine en est à sa troisième réforme générale lorsqu'en quatre siècles l'institution n'en connut que deux.

En préambule, la constitution part toujours de cette idée selon laquelle l'Église a reçu le mandat du Seigneur Jésus de prêcher l'Évangile, de sa nécessaire conversion missionnaire dans le souci de se renouveler « à l'image de la mission d'amour du Christ lui-même ».

Aussi, le dicastère pour l'Évangélisation se trouve placé en tête de liste des seize ministères de la Curie et reçoit l'insigne honneur d'être présidé en personne par le Souverain Pontife (cf. art. 54). En guise de feuille de route, tout un projet « d'inculturation de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ dans les différentes cultures et ethnies et de leur évangélisation » (art. 56 § 1). Mais évidemment pas un mot, aucun rôle réservé à la Sainte Vierge devenue pourtant au fil des siècles la grande évangélisatrice des temps modernes avec les innombrables sanctuaires qu'elle s'est elle-même choisis pour y attirer les pauvres âmes ployant sous leurs misères et leurs péchés, mais demandant humblement grâce et miséricorde pour se convertir et mener une vie meilleure. Ce silence est d'autant plus injurieux qu'il revient précisément à ce dicastère « d'ériger les sanctuaires internationaux » et de « promouvoir une pastorale organique des sanctuaires comme centres moteurs de l'évangélisation permanente » (art. 56 § 2), dont beaucoup sont précisément dédiés à Notre-Dame par une volonté toute spéciale de notre Très Chéri Père du Ciel.

Cette promotion de cette « pastorale organique » ne serait-elle pas plutôt une mainmise, un contrôle de la dévotion, de l'enthousiasme du bon peuple fidèle

qu'il témoigne en faveur de la Sainte Vierge dans les sanctuaires privilégiés qui lui sont dédiés ? Le pèlerinage du Saint-Père au sanctuaire de Fatima, le 5 août dernier, en est encore une saisissante preuve avec l'occultation pure et simple, dans son allocution adressée à la foule de pèlerins venus l'acclamer avec enthousiasme, des moindres paroles prononcées par Notre-Dame lors de ses apparitions en 1917. Sur le lieu même où Dieu a fait connaître sa volonté d'établir la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, le Saint-Père s'est contenté, lui, de souligner le rôle simplement « accompagnateur » c'est-à-dire subordonné de la Sainte Vierge, dans la droite ligne du chapitre 8 de *LUMEN GENTIUM*, en lui concédant ces titres sans relief tels que : « la Vierge "qui part en vitesse", chaque fois qu'il y a un problème » ou bien « la Vierge attentionnée ! » pour n'avoir à mentionner aucun de ses glorieux privilèges. Ça, c'est le bout de la queue du Diable qui la frappe au talon. Mais Elle lui écrasera la tête !

Le dicastère pour la doctrine de la foi se retrouve relégué en deuxième position. Dans une lettre datée du 1^{er} juillet 2023, François a exposé sans détour à son nouveau préfet, Mgr Victor Manuel Fernandez, ce qu'il attendait désormais de l'ancien Saint-Office : « Son objectif central est de veiller sur l'enseignement qui découle de la foi afin de donner des raisons à notre espérance, mais pas comme un ennemi qui critique et condamne. »

Ces propos rendus à dessein publics sont terribles. En interdisant formellement au dicastère pour la doctrine de la foi de rechercher, poursuivre et condamner les erreurs, François se porte garant de toutes les hérésies qui pullulent dans l'Église. Il se présente *a priori* comme le défenseur, le protecteur donc le complice de tous les hérétiques dont l'Église meurt aujourd'hui. Cet apparent libéralisme est en fait une effroyable injustice commise à l'encontre de tous les évêques et prêtres, prêts à n'enseigner que la sainte doctrine à la seule condition d'être eux-mêmes maintenus, soutenus avec bonté et fermeté dans la stricte ligne de l'orthodoxie. « Toute la question est de savoir si l'Église de toujours avait raison, justice et charité, dans sa proscription systématique de toute hérésie et de tout schisme », écrivait notre Père en 1973 à Paul VI dans son Livre d'accusation daté des 27 et 28 mars. « Sa foi était ainsi assurée, confirmée, protégée par cette loi souveraine : toute erreur, toute attaque contre le dogme, la morale, la liturgie des sacrements, les institutions ecclésiastiques devait être poursuivie et réprimée, sans aucune exception. Et la foi devait être garantie, conservée, soutenue par la loi. Oui, la loi de l'Église et la loi de l'État catholique ! »

François pense exactement le contraire : « Le Dicastère que vous allez présider a connu d'autres

époques où il a utilisé des méthodes immorales. Il s'agissait d'époques où, au lieu de promouvoir la connaissance théologique, on poursuivait d'éventuelles erreurs doctrinales. Ce que j'attends de vous est certainement très différent.» Ce qu'attend le Saint-Père n'est manifestement plus la défense du dogme de la foi sans laquelle pourtant toute évangélisation est absolument vaine, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu. *« Nous avons besoin que la théologie soit attentive à un critère fondamental : considérer que toutes les notions théologiques qui remettent en cause la toute-puissance même de Dieu, et en particulier sa miséricorde, sont inadéquates. »* C'est précisément pour contrecarrer une telle folie théologique qui nie tout simplement la damnation possible des pécheurs que la Sainte Vierge, lors de son apparition du 13 juillet 1917 à Fatima, a montré à Lucie, François et Jacinthe l'enfer, un « océan de feu » dans lequel étaient plongés, se trouvent encore aujourd'hui et pour l'éternité, non seulement les démons, mais également les âmes des damnés.

« Nous avons besoin d'une pensée capable de présenter de manière convaincante un Dieu qui aime, qui pardonne, qui sauve, qui libère, qui promeut les personnes et les appelle au service fraternel. » Le Bon Dieu aime, pardonne à sa chétive et pécheresse créature que nous sommes tous au point de lui avoir envoyé son Fils pour mourir sur la croix en rançon de ses péchés, au point de lui avoir envoyé, en dernier recours, sa très sainte Mère dans le ciel de Fatima pour annoncer qu'Il veut établir dans le monde la dévotion à son Cœur Immaculé à Elle. Mais le Saint-Père est-il prêt à enseigner aux fidèles de l'Église l'amour de la croix, folie aux yeux des hommes, et dont l'amour du Cœur Immaculé est le secret ? Il ne l'enseigne jamais.

Voilà un dicastère pour la doctrine de la foi neutralisé afin que liberté soit donnée au nouveau principe de la synodalité pour régir les institutions supérieures de l'Église. Car d'emblée est affirmée, toujours dans le préambule de la constitution *PREDICATE EVANGELIUM*, la vie de communion qui donne à l'Église « *un visage de synodalité* » qui impliquerait une écoute mutuelle « *dans laquelle chacun a quelque chose à apprendre. Le peuple fidèle, le Collège épiscopal, l'évêque de Rome, chacun à l'écoute des autres ; et tous à l'écoute de l'Esprit-Saint* ». Dans cette écoute réciproque, la Curie n'a pas à s'interposer entre le Pape et les évêques, mais elle doit se mettre « *plutôt au service des deux selon les modalités propres à la nature de chacun* ».

Le principe est donc clairement posé et imposé par le pape François et donne lieu à des règles très concrètes pour modifier le fonctionnement des institutions curiales dans le sens d'un abaissement général

de leur autorité, pour que d'institutions de gouvernement elles deviennent des institutions de soutien, de collaboration et de service. C'est l'esprit de cette réforme qui se concrétise en plusieurs points.

Instauration de la règle générale de la « réunionite » « *intradicastérielle* » et « *interdicastérielles* ». De façon très insidieuse, c'est le régime de la discussion qui va s'instaurer et avec lequel les dicastères vont se neutraliser les uns les autres et d'où ne résulteront en définitive que des décisions de consensus sans force, sans autorité.

Renforcement des compétences des conférences épiscopales auxquelles il est fait référence soixante fois dans la Constitution. Aide et assistance dues aux conférences épiscopales, travail en collaboration, sur proposition ou après consultation des mêmes conférences épiscopales sont désormais les leitmotifs incessants dès qu'il est question des compétences reconnues aux différents dicastères et des sujets d'importance qu'ils sont conduits à traiter. C'est un renversement complet de l'autorité au sommet même de l'Église au profit de ces assemblées parlementaires, bruyantes et impotentes, mais compétentes pour toutes les médiocrités voire les hérésies.

Omniprésence des laïcs. « *Tout chrétien, en vertu de son baptême, est un disciple missionnaire "dans la mesure où il a rencontré l'amour de Dieu en Jésus-Christ". Il est impossible de ne pas en tenir compte dans la mise à jour de la Curie. Sa réforme doit donc prévoir la participation de laïcs, hommes et femmes, y compris dans des rôles de gouvernement et de responsabilité.* » En conséquence de quoi, il est désormais explicitement prévu qu'un dicastère peut être présidé par un fidèle, qu'il soit d'ailleurs homme ou femme.

Toutes ces mesures n'auront pas d'autre effet que de renforcer le sentiment général d'insécurité des responsables de la Curie, saper leur stabilité dans leur charge ainsi que leur indépendance vis-à-vis du Souverain Pontife, devenu tout-puissant pour réformer l'Église, mais impuissant, lorsque l'Heure de Dieu viendra, pour la redresser, à cause des mafias des assemblées épiscopales et autres qui finiront par noyauter toutes les institutions de l'Église au nom d'une participation de tous, de tous les baptisés à la vie de l'Église comme il est bien expliqué dans *L'INSTRUMENTUM LABORIS* que suivent méthodiquement les participants au synode qui se tient actuellement à Rome sur la synodalité de l'Église.

LE SYNODE SUR LA SYNODALITÉ DE L'ÉGLISE.

L'INSTRUMENTUM LABORIS se réfère sans cesse à la synodalité, en décrit certains traits caractéristiques, mais en se gardant bien d'en donner une définition précise. On finit quand même par comprendre que

l'Église synodale c'est un esprit, c'est une méthode, c'est une organisation ministérielle des charismes, dans une confusion totale des pouvoirs d'ordre, d'enseignement et de gouvernement, suivant trois priorités sans cesse répétées de "communio", de "mission" et de "participation" et dont l'unique et réel but recherché est le laminage complet et en profondeur, au sein de l'Église, de toute forme d'autorité.

Une Église synodale peut être définie comme l'antithèse d'une Église hiérarchique et monarchique et non plus seulement comme le renversement de la pyramide de sa Hiérarchie. C'est l'achèvement du processus initié en 1964 par l'adoption du principe de "collégialité", premier coup dévastateur porté à l'Église, pour parvenir à la "participation" de tous, de tous les baptisés « à la vie de l'Église et à sa mission ».

« Une Église synodale est fondée sur la reconnaissance de la dignité commune qui découle du Baptême, lequel fait de ceux qui le reçoivent des fils et des filles de Dieu, des membres de sa famille, et donc des frères et des sœurs en Christ. Habités par l'unique esprit, ils et elles sont envoyés pour accomplir une mission commune (...). Le Baptême crée ainsi une véritable coresponsabilité entre les membres de l'Église qui se manifeste dans la participation de tous à la mission et à l'édification de la communauté ecclésiale, chacun et chacune selon ses charismes. » Une Église synodale « désire être humble. Elle sait qu'elle doit demander pardon et qu'elle a beaucoup à apprendre » notamment dans ses relations « avec les autres Églises et communautés ecclésiales, auxquelles nous sommes unis par le lien d'un unique Baptême (...) ».

Voilà pour ce qui est de l'esprit d'une Église synodale qui est « une Église de l'écoute (...). Pour beaucoup de personnes, la grande surprise a été précisément l'expérience d'être écoutée par la communauté, dans certains cas pour la première fois, recevant ainsi une reconnaissance de leur valeur unique et par là un témoignage de cet amour singulier du Père pour chacun de ses fils et de ses filles. » C'est une Église de la rencontre et du dialogue, ouverte et accueillante, au sein de laquelle tous et toutes se sentent les bienvenus, peuvent participer à « la conversation dans l'Esprit » qui relève du plus pire illuminisme. Il s'agit « d'une prière partagée en vue d'un discernement en commun ».

Concrètement, la "dynamique" se déroule en trois étapes. La première : la prise de parole de chacun et de chacune, les autres écoutant, convaincus que « chaque personne a une contribution précieuse à apporter ». La deuxième : chacun reprend la parole « non pas pour réagir et contrer ce qui a été entendu, en réaffirmant sa propre position, mais pour

exprimer ce qui, au cours de l'écoute, l'a touché le plus profondément ». Enfin troisième et dernière étape : « identifier les points clés... pour dégager un consensus » bien convaincu que « le Seigneur est la pierre angulaire qui permettra à la "construction" de tenir debout » et que « l'Esprit, maître de l'harmonie, aidera à passer de la cacophonie à la symphonie ».

Voilà pour ce qui est de la méthode, cette "conversation dans l'Esprit" qu'une consultation synodale menée au niveau universel, toute nouvelle, découverte après deux mille ans d'existence d'une Église "balbutiante" qui commence enfin à comprendre ce que Notre-Seigneur attend d'Elle et de ses ministres et qui serait à mettre en œuvre à tous les niveaux pour toute décision à prendre. Mais dans ces discussions et bavardages, *quid* de la foi, de la doctrine, de la Tradition, des lois de l'Église, de la discipline catholique, etc ?

Tout cela est absolument hors du champ d'application de cette "conversation dans l'Esprit" où n'y seront sans doute pas les bienvenus les tenants de ce que le Saint-Père désigne par "néo-pélagianisme" et qu'il décrit comme « ceux qui, en définitive, font confiance uniquement à leurs propres forces et se sentent supérieurs aux autres parce qu'ils observent des normes déterminées ou parce qu'ils sont inébranlablement fidèles à un certain style catholique justement propre au passé. C'est une présumée sécurité doctrinale ou disciplinaire qui donne lieu à un élitisme narcissique et autoritaire, où, au lieu d'évangéliser, on analyse et classifie les autres, et, au lieu de faciliter l'accès à la grâce, les énergies s'usent dans le contrôle. » (*EVANGELII GAUDIUM*, n° 94) Quant à ceux qui disent : « On a toujours fait ainsi », François les condamne sans appel : « Cette parole est un venin dans la vie de l'Église. » (discours du 9 octobre 2021 avec référence au n° 33 de *EVANGELII GAUDIUM*)

Autant dire de nous, de ceux qui voudraient rendre témoignage à Notre-Seigneur au point de demeurer « inébranlablement fidèles » à la foi catholique pour cause de « perfection divine » et que leur a enseignée une Église que le Saint-Père juge d'un temps passé et révolu, se sentiront d'eux-mêmes exclus de cette Église aujourd'hui synodale pratiquant l'auto-excommunication pour qui, prétendument, serait privé des lumières de "l'Esprit".

De la méthode, il faut maintenant passer à une nouvelle organisation des ministères. Ce sera tout l'enjeu des discussions au sein de l'Assemblée synodale convoquée à Rome cet automne.

En premier lieu, *L'INSTRUMENTUM LABORIS* réaffirme sans la moindre autorité le principe d'égalité entre "ministres ordonnés", c'est-à-dire les évêques, prêtres diacres et les "ministres baptismaux", c'est-à-dire l'ensemble des laïcs qui reçoivent directement leur

mission du Christ par le baptême. *« Il y a un appel clair à dépasser une vision qui réserve aux seuls ministres ordonnés toute fonction active dans l'Église, réduisant la participation des baptisés à une collaboration subordonnée. Sans relativiser l'importance du don du sacrement de l'ordre, les ministères sont compris à partir d'une conception ministérielle de toute l'Église. »* Non, ce principe d'égalité « aboutit à la destruction des élites religieuses et à la paralysie systématique des grandes influences spirituelles, expliquait notre Père en 1972. Il n'y a rien d'étonnant à cela. La "rentrée sensationnelle des charismes à Vatican II", imposée par le cardinal Suenens, exaltée par Congar, fut toute théorique. Parce qu'elle niait toute condition de sainteté préalable, toute supériorité mystique et morale, elle donne pouvoir à tous sur tous, et aboutit donc à combattre toute supériorité réelle, à paralyser toute influence et tout bienfait des uns aux autres. L'égalité tua l'"édification" ! » (LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE n° 55, avril 1972)

Bien plus, aujourd'hui *L'INSTRUMENTUM LABORIS* pose une revendication claire, celle de créer de nouveaux ministères *« pour fournir des moyens et des opportunités pour une participation effective des femmes à la réflexion théologique et dans les organes de discernement et de prise de décision »*. Avec cette présence de femmes partout dans les paroisses et dans les évêchés pour commander, c'est sûr nous allons au-devant de drames. En tout cas cette présence féminine pose déjà beaucoup de difficultés que ne peut cacher *L'INSTRUMENTUM LABORIS* : *« Les contributions reçues au cours de la première phase font état de tensions existantes avec les ministres ordonnés en l'absence de dynamiques de coresponsabilité et de processus décisionnels partagés. »*

Ensuite, *L'INSTRUMENTUM LABORIS* pose la question de la réforme du ministère de l'épiscopat pour intégrer le principe de "collégialité" à celui, plus large, de "synodalité" et pour concilier la constitution hiérarchique de l'Église avec cette synodalité de Satan. Nous sommes au cœur de cette révolution préparée depuis dix ans maintenant par le pape François. Il s'agit de reprendre la bataille de la collégialité, là où elle s'était arrêtée en 1964, pour la poursuivre et l'achever !

Les évêques seraient requis de participer au processus synodal aussi bien lorsque chacun *« initie, guide et conclut la consultation du Peuple de Dieu qui lui est confié »* que lorsque réunis ensemble ils *« exercent conjointement le charisme de discernement (...) dans les conférences épiscopales, dans les Assemblées continentales et, sous une forme particulière, dans l'Assemblée synodale »*. À noter que le Concile n'est pas évoqué et ce n'est certainement pas un oubli. C'est donc une révolution qui se prépare pour laquelle

les évêques sont d'ores et déjà pressés de vivre ce processus synodal avec *« une confiance radicale dans l'action de l'Esprit dans leurs communautés, sans considérer la participation de tous comme une menace pour leur ministère de gouvernement »*. Certains revendiquent ouvertement un rôle *« moins exclusif du rôle des évêques »* tandis que *« d'autres expriment des doutes et craignent le risque d'une dérive inspirée par les mécanismes de la démocratie politique »*.

Voilà le mot lâché... pour nier la chose évidemment, comme le fait régulièrement le pape François dans ses recommandations à propos des discussions synodales, convaincu que chacun peut discuter même pour soutenir des thèses clairement hérétiques ou contraires aux lois de l'Église comme la bénédiction de couples de personnes de même sexe. Il n'y a pas à s'en inquiéter : du moment que la prière n'est pas oubliée et que chacun est écouté avec intérêt et bienveillance, le Saint-Esprit ou plutôt "l'Esprit" est bien présent et s'occupe du reste c'est-à-dire, à partir de la diversité des idées, d'assurer entre tous l'unité et l'harmonie... mais sans souci de la Vérité ! C'est hérétique à hurler ! C'est complètement dingue ! Et c'est bien l'idée du Saint-Père qui l'a encore redite dans l'avion, le 4 septembre dernier, au retour de son voyage en Mongolie, à propos de la manière avec laquelle chaque séance synodale sera organisée : *« Il ne s'agit pas d'une émission de télévision où l'on parle de tout. Non. Il y a un moment religieux, un moment d'échange religieux. Dans les introductions au synode, il y aura trois à quatre minutes pour trois prises de paroles puis il y aura trois à quatre minutes de silence pour la prière. Puis trois autres, et la prière. Sans cet esprit de prière, il n'y a pas de synodalité. Ce serait de la politique, du parlementarisme. Le synode n'est pas un parlement. »*

Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lui, que pense-t-il de tout cela ?

« ESPRIT ! ES-TU LÀ ? »

Pas plus que sa Très Sainte Mère à Fatima, Jésus n'est pas protagoniste dans la salle Paul VI où se déroulent, autour de tables rondes, les séances du Synode car son Vicaire semble l'avoir complètement oublié. C'est du moins ce qui ressort de son discours d'ouverture de la session synodale prononcé le 4 octobre dernier. Il ne l'a pas mentionné une seule fois alors qu'il s'est référé à cinquante et une reprises à l'Esprit-Saint. *« J'aime dire que le Synode n'est pas un parlement, c'est autre chose ; que le Synode n'est pas une réunion d'amis pour résoudre certaines questions d'actualité ou donner des avis, c'est autre chose. N'oublions pas, frères et sœurs, que le protagoniste du Synode, ce n'est pas nous : c'est*

l'Esprit-Saint. Et si nous avons l'Esprit-Saint parmi nous pour nous guider, ce sera un beau Synode. Si, en notre sein, il existe d'autres manières d'avancer pour des intérêts humains, personnels, idéologiques, ce ne sera pas un Synode, ce sera une réunion plus parlementaire, ce qui est une autre chose. Le Synode est un chemin que le Saint-Esprit conduit. Quelques documents vous ont été remis avec des textes patristiques qui nous aideront dans l'ouverture du Synode. Ils sont tirés de saint Basile, qui a écrit ce beau traité sur le Saint-Esprit. Pourquoi ? Parce que nous avons besoin de comprendre cette réalité qui n'est pas facile. » « Réalité » qui n'est peut-être pas facile à comprendre, mais qui a peut-être, aux yeux du Pape, le singulier avantage d'entraîner cette assemblée synodale vers un certain esprit, celui des confessions orthodoxes... schismatiques !

Là encore, c'est notre Père qui nous donne la clef de compréhension des vraies intentions du Saint-Père. Dans son troisième Livre d'accusation dressé en 1993, il écrit à l'encontre du relativisme dogmatique dont fait preuve, par « flagornerie œcuménique », le prétendu *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE* à propos du *filioque* : « Notre CEC n'apprécie pas cette théologie trinitaire, tellement importante, d'où résulte que les missions du Verbe et du Saint-Esprit ne sont point conjointes ni identiques, mais complémentaires dans leur succession et subordination. Selon notre pure foi catholique et son expression latine explicite, l'Esprit-Saint agit suivant en tout Jésus-Christ, selon les lois et les progrès de l'évangélisation toujours gouvernée et réalisée par Lui dans les Apôtres et les Chefs de l'Église investis de son Pouvoir.

« Tandis que la théologie orthodoxe (schismatique) permet de prendre beaucoup de liberté dans la conception des œuvres de l'Esprit, sans doute entièrement dépendantes du Dieu-Père invisible, mais libérées des étroites limites visibles et historiques de la mission et de l'œuvre de Jésus-Christ, et de « Jésus-Christ répandu et communiqué » (Bossuet), à savoir l'Église. La vision grecque favorise le « spontanéisme ». »

Et c'est sans doute à ce spontanéisme tout à l'écoute d'un « Esprit », libéré de l'œuvre de Jésus-Christ, que le Saint-Père invite tous les participants à ce synode pour jouer ensemble et joyeusement au « peuple de Dieu » – évêques, prêtres, pape, cardinaux, mais également religieux et laïcs, hommes et femmes confondus – pour revivre en toute liberté, égalité et communion fraternelle l'expérience des premiers chrétiens et retrouver l'idée prétendue perdue par « l'Église d'Occident » (sic !) de la synodalité.

Voilà où est rendu ce processus synodal commencé en 2021 et qui s'achèvera en 2024 ou en 2025 avec une nouvelle Exhortation apostolique dans laquelle le

Saint-Père prendra en définitive seul – ce qui paradoxalement demeure notre espérance ! – les décisions pour toute l'Église. Il est inutile d'épiloguer sur le détail, par définition hypothétique, de ce qu'il décidera. En revanche, les funestes principes d'une Église synodale ont déjà été posés tout au long de ces dix dernières années et nous en aurons les conséquences, c'est certain... d'abord parce que la Sainte Vierge est outrageusement et ostensiblement mise de côté. Or il est impossible de dissocier l'Église de la Sainte Vierge pour prétendument mieux la réformer... sans violemment la lacérer... et la détruire. C'est ce qu'il nous faut maintenant bien comprendre.

CONCLUSIONS.

Dans une *LETTRE À MES AMIS* numérotée 204 et datée du 13 mai 1965, notre Père écrivait : « L'Église est une communauté de foi, formée par l'œuvre d'autorité du magistère infaillible ; c'est précisément ce qui distingue cette société humaine de toute autre, qu'elle repose uniquement sur le lien sacré de la foi ecclésiastique. En dehors de la hiérarchie, d'autorité rivale ou ennemie il n'y a rien que le schisme et l'hérésie : les frontières du peuple chrétien sont d'abord et visiblement celles de la foi, enseignée par la hiérarchie et ouvertement tenue par les fidèles. C'est dire la nécessité, la dignité, la responsabilité de nos Pasteurs : tout l'être, la vie, l'ordre et la beauté de la communion catholique sont l'effet de leur ministère, vigilant, pur de tout alliage, lumière dans les ténèbres. Et je veux bien qu'au-delà de ses frontières, des multitudes soient invisiblement atteintes par le retentissement de la Parole de Dieu ou même éclairées directement par Lui. Mais cela ne change rien à un tel ordre, et la hiérarchie n'a rien à apprendre des « Autres » car elle seule interprète la Parole de Jésus sous l'assistance infaillible du Saint-Esprit. Et tous ceux que Dieu attire viennent à l'Église comme à la source même de la Lumière. Une telle doctrine – que nous professons – fait dépendre tout le sort de l'Église de l'enseignement dogmatique et moral, traditionnel, du Pape et des évêques. »

LA PREMIÈRE CONCLUSION est d'abord de souligner l'enchaînement des conséquences logiques et prévisibles qu'entraînerait cette réforme synodale de l'Église si elle devait être confirmée par le Pape, ce qui demeure hypothétique. Ce serait la poursuite de la désacerdotalisation et de la déclergification au sein même de l'Église : la mission au lieu de la messe ! Le « ministère » du laïc au lieu du prêtre. Mais surtout, cette nouvelle hiérarchie faite d'assemblées collégiales aux niveaux paroissial, diocésain, national et universel et au sein desquelles serait pratiquée cette « conversation dans l'Esprit » marquerait l'arrêt de mort de la vérité de la foi catholique. Celle-ci

cesserait d'être enseignée d'autorité par une hiérarchie qui seule jouit des dons du Saint-Esprit pour l'accomplissement d'une telle fonction. Tous les points de la doctrine catholique et de la discipline ecclésiastique seraient susceptibles d'être librement discutés démocratiquement, collégialement, collectivement, sous la motion d'un esprit qui ne pourrait qu'être celui de Satan, sous la férule de petites minorités agissantes et bien organisées pour faire chorus et avec lesquelles l'esprit de parti le plus sectaire, le compromis, la frénésie du changement, l'erreur et finalement l'hérésie l'emporteraient systématiquement sur la vertu, l'esprit de sacrifice et de pénitence, la vérité, la Tradition... et finalement sur la foi tout entière. Une Église synodale annulerait toute forme d'autorité, effacerait toute forme de frontière claire entre la vérité et l'erreur, anéantirait toute communauté de foi avec à la clef une confusion totale entre ceux qui sont dans l'Église de ceux qui sont en dehors d'elle... Bref ce serait la désintégration, la destruction de l'Église qui aujourd'hui ouverte à tous n'aurait demain plus aucune raison d'être.

LA DEUXIÈME CONCLUSION, elle, n'est pas hypothétique. Elle n'est pas un jugement, mais le constat objectif et motivé de ce que le pape François s'est clairement solidarisé et en toute connaissance avec les hérésies, schismes et scandales que notre Père avait dénoncés à l'encontre du cardinal Ratzinger promoteur du prétendu catéchisme publié en 1993, de Jean-Paul II et surtout de Paul VI avec lequel le parallèle est saisissant. Très différent pour ce qui est des caractères, François prolonge avec son rêve de fraternité universelle cet idéal de mouvement d'animation de la démocratie universelle. C'est l'hérésie personnelle du pape François, « la transposition en termes humanistes des merveilles de la grâce, de l'adoption filiale et de la Communion des Saints », écrivait notre Père à Paul VI dans son Livre d'accusation. Il ajoutait : « Vous dépouillez de tous ses biens l'Église du Christ pour en orner l'humanité "civilisée" d'aujourd'hui ». »

Et cette hérésie conduit au schisme. D'abord le schisme affectif avec le mépris ouvert de François envers les catholiques fidèles à la foi traditionnelle de l'Église en les traitant, par exemple, de « *marche-arriéristes* » ou d'être « *la foi morte des vivants* ». Ensuite le schisme effectif contre l'Église elle-même avec ce voyage en 2022 au Canada où il a demandé pardon pour ce qu'il a ensuite qualifié de « *génocide* » et dont se seraient rendus coupables les saints missionnaires vis-à-vis des populations autochtones pour lesquelles, pourtant, ils ont consacré leurs vies entières pour le salut de leurs pauvres âmes. Et ce synode que conduit le Saint-Père montre qu'il ne discerne plus clairement le sacerdoce, ni même l'Église.

QUE FAUT-IL FAIRE ? Dresser un nouveau livre d'accusation pour hérésie, schisme et scandale à l'encontre du Pape ? C'est absolument inutile.

En se solidarisant avec les papes Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI, ce qui ne fait aucun doute, François est personnellement visé par les accusations portées de son vivant par notre Père. Et nous qui nous réclamons de l'abbé de Nantes, nous sommes en droit, sans "autre forme de procès", de dénoncer le pape François dans ce funeste projet d'Église synodale qui la conduit à sa ruine. Dénoncer son erreur, comme nous le faisons, refuser son rêve d'Église synodale... et prier et se sacrifier pour lui pour obtenir sa conversion. Il demeure le Saint-Père !

Mais celui qui acquerrait aujourd'hui la conviction que le Pape est hérétique se doit de l'en accuser ouvertement. « Car du jour où il est intimement rebelle au Pape, explique notre Père, il est en rupture avec le Chef de l'Église et, s'il a tort, en péril de damnation. S'il se tait, par crainte ou par respect, mais persiste dans sa révolte occulte, il se damne sans bruit ! S'il a raison, sa charité envers l'Église lui fait un devoir d'en avertir ses frères. En toute hypothèse il doit parler ! » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 69, juin 1973, p. 11) À nul autre pareil, ce devoir appartient à tout évêque convaincu de l'hérésie et du schisme du Pape. « Il faut qu'un évêque, lui aussi successeur des Apôtres, membre de l'Église enseignante, rompe sa communion avec Lui tant qu'il n'aura pas fait la preuve de sa fidélité aux charges de son Suprême Pontificat. » Cinquante-huit années après la fin du concile Vatican II sans la moindre opposition de quiconque à l'exception remarquable de notre Père, se trouverait-il encore dans l'Église un évêque à la foi suffisamment vive pour se lever et mener un vrai combat de contre-réforme qui l'engagerait non pas seulement à adresser des *dubia* à l'attention du Saint-Père, mais à lui notifier une accusation canonique en hérésie, schisme et scandale ?

Notre espérance, à nous aujourd'hui, c'est le Cœur Immaculé de Marie, « sauvegarde de l'Église et des chrétiens ». Prier pour le Pape, prier pour sa conversion, c'est d'abord embrasser la dévotion réparatrice. Dévotion qui ne nous éloigne pas de notre combat de contre-réforme parce que cette dévotion, le Pape, beaucoup d'évêques et de prêtres n'en veulent pas alors que Dieu le veut. Notre Père était très impressionné par cette volonté de Dieu exprimé par Notre-Dame à Fatima le 13 juin 1917. « *Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.* »

Prions beaucoup pour le Saint-Père et embrassons résolument cette dévotion réparatrice au Cœur Immaculé par le triomphe duquel les portes de l'enfer ne pourront prévaloir sur notre Mère l'Église !

(père Pierre-Julien de la Divine Marie.)

IN MEMORIAM

JACQUES MOUROT (1931-2023)

AMI FIDÈLE, DISCIPLE ACCOMPLI

AUJOURD'HUI 6 septembre, en paroisse, la messe est célébrée à l'intention du repos de l'âme de Jacques Mourot, décédé le 25 août; la première lecture est de saint Paul aux Colossiens, et s'achève par un bel éloge d'Épaphras, le fondateur de la petite communauté de Colosses : « *Notre cher et bien-aimé compagnon de service* » (Col 1, 7).

Aussitôt se présente à mon esprit la figure si droite, le sourire si accueillant de Jacques Mourot. De retour à la maison, je poursuis la lecture de l'Épître et, jusqu'au bout, il me semble voir un autre Épaphras, « *compagnon de service* » d'un autre saint Paul, au service inconditionnel de l'Église et de la Chrétienté, avec le même esprit de sacrifice, la même joie intime, le même amour et la même espérance.

Il fut l'irremplaçable ami qui mit son intelligence, son courage, sa valeur professionnelle, au service de la plus belle des causes, « Dieu et le Roi », avec un total oubli de lui-même et l'humilité du véritable disciple.

Il fit « la joie de son maître », qui ne se démentit jamais, même si, une fois, il fit très loyalement observer à notre Père, son incapacité à préparer l'ouverture d'une soirée, grande salle de la Mutualité, comme le lui demandait notre Père depuis la première « Grande Mutu » et qu'il accomplissait avec beaucoup de talent, d'intelligence et de cœur. Ce soir-là notre Père avait pris pour sujet : « *GOULAG OU CHRÉTIENTÉ* », et pour sous-titre : « *Réponse aux Nouveaux Philosophes* ». Jacques Mourot était désarmé !

« *Qu'allez-vous tirer de ces gens avec qui nous n'avons rien de commun ? Qu'avons-nous besoin de céder à la mode qui, comme toutes les modes, est faite pour se démoder ? Pourquoi aller récupérer Clavel, Glucksmann, Bernard-Henry Lévy et Cie ?* »

Réponse de notre Père : « Voilà tout trouvé le thème de votre discours d'ouverture. Vous poserez, toute chaude, cette question et nous aurons là une excellente introduction. *Sérieux ?* demanda Mourot. Tout à fait sérieux ! répondit notre Père. – *Entendu !* »

Il racontera lui-même : « Évidemment, mon inquiétude ne fut pas pour autant dissipée, bien au



Le 13 mai 1993, l'abbé de Nantes, entouré de ses amis, dont M. Mourot, vint à Rome remettre, au Souverain Pontife et au cardinal Ratzinger, son troisième *Livre d'accusation* à l'encontre de l'Auteur du *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE*.

contraire... J'étais pris au jeu et sans être philosophe il me fallait devenir subitement procureur !

« Tout ce que j'entendais, tout ce que je lisais me semblait venir alimenter mon réquisitoire » :

« Pourquoi, mon Père, devrions-nous faire appel pour illustrer notre foi catholique, si sûre et si solide, et notre nationalisme français si riche d'un passé de civilisation, de gloire et d'héroïsme,

oui pourquoi faire appel à une bande de jeunes parvenus, tous ou presque tous athées, anticléricaux, hostiles à l'Église avec passion, pour lesquels la France n'est rien, absolument rien, et qui n'ont que mépris et ignorance "bétonnés", comme ils disent, pour la droite, pour l'extrême-droite, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir ? »

Cependant, c'était entendu et ce fut fait. Lisez la CRC de décembre 1977, numéro 124, vous découvrirez un "Monsieur Mourot inconnu", et en même temps le secret d'une profonde amitié, pleine de confiance mais de labeur insoupçonné pour préparer ces introductions, si dignes de notre Père, qui put lui confier encore l'organisation de nos grandes manifestations publiques, qui demandaient une préparation professionnelle, nos pèlerinages à Fatima (1996) et Turin (1998), mais aussi les démarches à haut risque, à Paris pour l'honneur de Jeanne d'Arc, et à Rome où il fallait « *réveiller nos Pasteurs* » et sauver la foi. Irremplaçable ami de Dieu et des hommes !

SON TÉMOIGNAGE

Le samedi 12 mai 1990, Jacques Mourot secrétaire général de notre Ligue de Contre-Réforme catholique, introduisait notre journée phalangiste à Paris, en rappelant les circonstances qui avaient conduit notre Père à la fondation de cette Ligue, vingt ans auparavant, et il donnait son témoignage :

« Mesdemoiselles, mesdames, messieurs, chers amis,

« Il y a vingt ans, l'abbé de Nantes décidait de fonder la Ligue de Contre-Réforme catholique. Vingt ans exactement : c'était au printemps 1970. Plusieurs d'entre vous ont vécu les premiers pas de cette Ligue

et une gerbe de souvenirs leur reviendra spontanément en mémoire... Pour moi, ce soir, il ne s'agit pas de m'attarder sur les années passées.

« Je voudrais, en revanche, témoigner de ce que fut mon adhésion à la Ligue, dire en quoi elle s'inséra tout naturellement dans une tradition bien vivante et rappeler que la Ligue de Contre-Réforme catholique fut le fruit accompli d'une doctrine se développant, s'enrichissant au gré des années et des événements. Enfin, j'insisterai sur la nécessité qu'il y a, vingt ans après, à garder vivante notre fidélité. En 1990 comme en 1970, le fondement de la renaissance catholique est toujours : *“Ni hérésie de gauche, ni schisme de droite, mais l'Église, l'Église seule !”* »

« Bien entendu, si j'ose parler de mon expérience personnelle, ce n'est pas pour me mettre en avant, mais pour présenter un témoignage que je sais être partagé par la majorité d'entre vous.

« En 1970, nous étions au cœur des premières conséquences de Vatican II, le *“funeste Concile”*, que vous aviez été le seul, mon Père, à dénoncer publiquement et avec force. Vous ne vous étiez pas dressé contre la décision de convoquer un concile, bien au contraire, mais vous aviez immédiatement vu et révélé ce qu'il allait provoquer : la destruction de l'Église... Après l'abaissement de la France, la longue suite des trahisons subies, les reniements imposés à notre armée, l'Église était touchée à sa tête. De mois en mois, vous vous appliquiez à nous le démontrer. À vos dénonciations incessantes, fondées sur la doctrine la plus solide, personne ne répondait... Votre passion de convaincre devenait pour vous, de plus en plus, un engagement total au service de l'Église. Vous n'attendiez rien de personne, vous n'espérez aucune gratitude, mais vous répondiez au plus beau devoir de charité : celui de défendre la Vérité !

« Peu de temps avant de prendre contre vous les sanctions que l'on sait, l'évêque de Troyes, Mgr Le Couëdic, ne disait-il pas à mon père dans le secret de son évêché : *“Cher monsieur, l'abbé de Nantes, c'est du roc !”* Quelque temps après, il ordonnait à son cher abbé de quitter le diocèse... Et à Rome en 1968, après l'instruction de votre procès, c'était la *“disqualification”* qui n'a jamais été une sanction juridique, qui ne se trouve dans aucun code de droit canonique, et qui n'est que le verdict d'un jury face à un sportif qui ne respecte pas les règles du jeu et que l'on place hors concours ! C'était ridicule...

« Vous rendant parfaitement compte du désarroi de vos amis, vous avez voulu leur éviter le piège du désespoir et de la révolte stérile. D'où votre consigne en 1970 : *ni hérésie ni schisme !*

« Ce fut là le point de départ de la Ligue. Pour nous, les fidèles, il fallait demeurer de Contre-Réforme tout en restant dans l'Église. Et plus notre opposition

à la Réforme serait forte, plus notre résistance s'affirmerait, plus grand devait être notre attachement à l'Église. Vous nous demandiez de travailler, de lire, d'étudier, sous votre direction et en nous appuyant sur votre œuvre, et surtout de prier. Que la charité règne entre nous et que notre Ligue devienne une véritable famille ! Il y avait déjà là le germe de notre Phalange. Comment, à ce moment, rester en dehors de ce grand mouvement, comment tourner le dos ou rester indifférent à cet appel providentiel ?

« Mon Père, pendant des années, je ne connus de vous que vos écrits, sur bien des sujets : mystiques, philosophiques, politiques... Écrits toujours étincelants d'intelligence ! Et en vous lisant, je retrouvais le prolongement d'un enseignement familial encore à parfaire ! J'admirais la consécration d'une tradition d'Action française chère à ma famille, mais cette fois baptisée à la source de la foi catholique la plus pure et la plus rigoureuse.

« Mon adhésion à la Ligue ne fut pas pour moi la soumission à une personne mais bien l'accord le plus total donné à une pensée, à un corps de doctrine. En 1970, je crois pouvoir affirmer, mon Père, que la décision de fonder cette Ligue ne correspondait pas à un désir *“paranoïaque”* de vous entourer de fidèles inconditionnels qui vous seraient soumis aveuglément, mais bien au contraire, à la nécessité de sauver vos amis des pires aventures où les conduiraient leurs caprices et leurs impulsions, derrière des chefs au charisme des plus discutables ! Et c'est ainsi que, depuis vingt ans, vous nous maintenez sur cette ligne de crête d'où, sans votre constante vigilance, nous serions tombés dans le schisme et nous nous serions enflammés pour une utopique *“bonne République”*, démocratie cocardière et démagogique !

« Mon Père, à aucun moment je ne fus surpris par vos choix. Mon accord avec votre enseignement fut toujours sans faille parce que cet enseignement se situait très naturellement dans la ligne du catholicisme intégral et dans la tradition vivante d'Action française. Cet accord fut toujours spontané, immédiat, au risque parfois de se laisser surprendre et de commencer à faire miennes ce que vous qualifiez si honnêtement d'erreurs : telle la thèse de la survivance de Louis XVII !

« Mon Père, en évoquant ces vingt ans de Ligue de Contre-Réforme catholique, en rappelant tout ce que nous devons à votre doctrine, je ne voudrais pas donner l'impression que je dissocie le corps de ces idées de leur auteur. Au cours de ces années si riches en événements, votre passion, votre véhémence firent que jamais nous n'eûmes la sensation de défendre des monuments en ruine. Sans vous, sans votre intelligence, notre traditionalisme ne serait peut-être aujourd'hui que nostalgie et routine... Avec vous, dans

votre éclatante santé et vigueur, il retrouve la vie ! Il y a vingt ans, notre jeune enthousiasme avait répondu “présent !” à votre appel. Aujourd’hui, nous sommes toujours avec vous !

« Ce soir, je tiens à vous redire notre fidélité : fidélité d’abord à la doctrine de Contre-Réforme et de Renaissance catholiques, mais aussi fierté d’être toujours derrière vous, à travers toutes les embûches, sur cette voie royale que vous avez tracée et d’où il n’est plus question de sortir. Nous savons que la tentation de cesser le combat pourrait un jour nous séduire, par lassitude... nous savons que l’ignoble indifférence de nos frères les plus proches pourrait nous conduire à la révolte, par faiblesse... nous savons que, demain peut-être, nous aurons à souffrir la persécution... Mais je tiens, mon Père, à vous redire au nom de tous nos amis : merci pour ces vingt ans de bon combat ! Mon Père, que Dieu nous garde toujours dans la fidélité ! »

UNE JOURNÉE À PARIS

Au printemps 1971, notre Père mobilisa la Ligue pour une tournée de conférences sur le thème : “*DEMAIN, VATICAN III*”, et annonçait : « Nous ne voulons pas revenir à Vatican I, ni au concile de Trente... Nous voulons que Vatican III décante Vatican II, isole et élimine le poison, sauve la Tradition dont l’Église a si bien vécu des siècles durant. Mais il marquera un progrès. L’Église sortira de cette formidable épreuve comme toujours plus forte, plus sainte et plus conquérante. »

Notre ami Jacques Mourot réagit avec enthousiasme : « *Nul de ceux qui ont suivi les travaux de la CRC ne pourra dire qu’on s’y épuise en criailleries stériles et en vains regrets d’un passé tout à fait mort.* » La CRC est « *le seul mouvement de l’espérance théologique, fondée sur Dieu, appelant à une œuvre proportionnée au mal* ».

C’est précisément pour répondre à cette nécessité de progrès que, dès l’année suivante, sur la suggestion de Jacques Mourot, notre Père entreprit ses “Mutualités” mensuelles, qu’il assurera vingt-quatre ans durant pour un public assidu et enthousiaste ! D’abord un point d’actualité politique et religieuse chaque mois et, en seconde heure, un cours magistral de théologie kérygmatisque, d’histoire de France...

Pour achever la préparation de ses “Mutus”, notre Père se rendait en train à Paris et passait la journée à l’hôtel Bradford, dont M. et Mme Mourot étaient les gérants. Ils le recevaient toujours avec un vif contentement. Notre ami remettait à notre Père la presse qu’il avait mise de côté ou bien le livre qui venait de sortir ; notre Père travaillait alors toute la journée. Ainsi, d’une visite à l’autre se nouait une solide amitié intellectuelle. Que de fois, dans ces Mutus, notre Père fit allusion à ces services rendus par son ami :

– « Aujourd’hui, M. Mourot m’a donné *le Figaro* d’il y a quinze jours, un article : *Gorbatchev, une mystification ? Un plan pour tromper l’Occident*. C’est un certain Golitzin ; toute la démarche actuelle de M. Gorbatchev est annoncée là point par point. »

Ou encore :

– « Ce soir même, M. Mourot m’apportait *Match* du 29 mai s’il vous plaît – nous sommes en avance ! [c’était le 25 mai !] – et dans ce *Match* qui est absolument stupéfiant, on voit le Pape embrasser tendrement M. André Frossard qui vient d’écrire un livre sur le Père Kolbe. C’est absolument capital, »

Cette amitié, c’était une entente de deux esprits, notre ami sachant redire ou prolonger la pensée de notre Père. Ainsi le 25 mai 1993, salle de la Mutualité, dans sa conférence d’Histoire de France, notre Père reprit la démonstration de cette vérité, tirée du *Kiel et Tanger* de Maurras, selon laquelle tous nos malheurs n’ont qu’une cause : la République, mais que le pire ne vient pas de la gauche, mais de la droite ! Or, en 1993, nous étions sous le gouvernement de droite de M. Balladur. Et notre Père de commencer ainsi sa conférence :

« Curieusement, M. Mourot, cet après-midi, s’est dit : “*Tiens ! Je vais lire pour préparer la conférence !*” [le livre *Kiel et Tanger*] et il est tombé sur cette même page 28 dans votre édition (23 dans la mienne) où il dit qu’il n’y a rien de pire qu’un gouvernement conservateur de droite. Et en lisant cette page, lui comme moi, nous nous sommes dit : “*Mon Dieu, c’est la définition dans mon livre du gouvernement Balladur.*” Ah, non, mais ne riez pas ! C’est tragique. ” »

Puis, en fin de journée, notre Père rejoignait la Mutu avec son irremplaçable chauffeur qui recevait ses confidences, et surtout la clef de son inconfusable espérance qu’il s’efforcera de donner à ses auditeurs durant toutes ces années et à nous encore aujourd’hui :

« La conclusion de ma conférence d’Actualités en une minute : c’est désespérant ? Non, ce n’est pas désespérant ! Pourquoi ? Parce que nous vivons encore aujourd’hui, j’y pensais comme ça en traversant Paris avec M. Mourot pour venir à cette conférence. Quand même, depuis que nous annonçons les malheurs, les gens disent : “Vous avez tort, puisque rien ne vient.” Je dis : “Remerciez Dieu, parce que, depuis des années, ça aurait pu nous tomber dessus comme sur tant de malheureux peuples. Si nous vivons encore heureux et tranquilles, il faudrait tout de même remercier Dieu, c’est une protection de Dieu jusqu’à aujourd’hui !” *Je vous dirai mon secret : je pense que cette protection, Dieu nous la continuera. Seulement quand même, il nous la continuera à l’échelle mondiale si nous sommes fidèles à Fatima et aux promesses de Fatima.* »

Frère Gérard de la Vierge



« LE CHEMIN DU PETIT TROUPEAU »

TANDIS que le Saint-Père aventure l'Église sur un chemin synodal où se mêlent brebis et boucs, loups et agneaux, c'est sous la houlette de notre Belle Pastourelle, Marie Immaculée, que notre CRC s'engage dans une nouvelle année. Le dimanche 10 septembre, lors de la journée de rentrée à la maison Saint-Louis-Marie, après la vénération de la Sainte Ceinture de la Vierge Marie au Puy-Notre-Dame, frère Jean Duns encouragea ses familiers en leur citant l'abbé Poppe : *« Qui sait quelle difficile époque antireligieuse nous aurons encore à traverser ? Il y a un chemin, et j'espère que vous le suivrez bientôt : c'est MARIE ! Marie est le chemin sûr, droit, libre. Elle est le chemin des petits, le chemin des faibles. Elle est le chemin du pusillus grex, Elle est notre chemin ! »*

Quelques jours plus tard, le samedi 16 septembre, c'était au tour de nos maisons percheronnes de commencer l'année par un pèlerinage jubilaire à Alençon, en l'honneur du cent-cinquantième de la naissance de sainte Thérèse, la Miniature de l'Immaculée. Pour nos familles replongeant après l'été dans une société corrompue, corruptrice, l'exemple de la sainte famille Martin est précieux. Comment mieux *réparer* pour tant de crimes qu'en imitant ses vertus ?

Le même jour, le cercle de la Sainte-Espérance, derrière frère Bernard, se réunissait à Auxerre, sur les pas de Marie-Noël, la plus grande poétesse mystique de tous les temps, au jugement de l'abbé de Nantes. Si elle ne fut pas une sainte, comme elle l'avoua elle-même, c'est parce qu'au milieu des moutons ordinaires du troupeau, elle demeura une chèvre indocile, éprise d'indépendance et de liberté. Notre Père nous l'a néanmoins rendue chère : dans ses admirables élans mystiques, par ses luttes intimes si poignantes, elle est une sœur universelle.

Les 23 et 24 septembre, frère Michel avait donné rendez-vous aux amis du Sud à La Salette. Les châtements dont la Vierge en pleurs avertit les petits bergers Maximin et Mélanie en 1846 sont plus que jamais d'actualité puisqu'au même moment, à Marseille, le Saint-Père ne leur proposait d'autre remède qu'une fraternité universelle qui n'est pas catholique.

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous ; et vous autres, vous n'en faites pas cas ! »

54^e CONGRÈS DE LA CRC

Après ces préliminaires en province, notre CRC se rassembla à la maison-mère les 30 septembre et 1^{er} octobre. Jamais le Congrès n'avait connu une telle affluence : pour la première fois, la salle communale s'avéra trop petite ! Au moment où la ruine de l'Église se précipite, où le châtement de la guerre sévit effroyablement, il est consolant de voir nos amis si empressés à venir recueillir les analyses, exhortations et consignes de frère Bruno, mais aussi se reconforter mutuellement par leur commune ardeur et fidélité phalangiste, tellement édifiante. Autre consolation, les deux prêtres venus célébrer la messe et confesser, présence maternelle d'une Église qui, malgré tant de mauvais pasteurs, n'abandonne pas ses enfants.

Après la messe d'ouverture et l'accueil d'un nouveau postulant, frère Bruno donna les *“Nouvelles de la famille”*. Il semble que plus les nouvelles du monde et de l'Église sont mauvaises, plus celles de la CRC et des communautés sont bonnes. Que de raisons d'action de grâces pour l'année écoulée, et particulièrement pour notre *“Opération mariale spéciale”* qui, d'un sanctuaire à l'autre, a tellement fait grandir notre dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie !

La conférence de présentation de l'oratorio de frère Henry sur *L'UNIQUE CŒUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES ET DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL*, puis sa projection, le soir, ravit toute notre assemblée. Que ces deux saints sont aimables et qu'ils font aimer Jésus et Marie, l'unique amour de leur unique cœur !

La journée du dimanche fut plus grave. Le matin, frère Pierre-Julien, tout au long d'une analyse claire et rigoureuse, nous exposa les tenants et aboutissants de la révolution mise en œuvre par le pape François depuis dix ans, dont l'actuel synode sur la synodalité doit marquer la consommation (cf. *supra*, p. 18-31).

L'après-midi, frère Michel fit le tour des actualités géopolitiques et religieuses, qui mettent en évidence l'insanité du rêve du Saint-Père de fraternité universelle.

NOTRE-DAME EN GRAND CHAGRIN

DANS LE MONDE ET DANS L'ÉGLISE.

En Ukraine, l'OTAN s'enlise, mais se targue désormais de son agression contre la Russie, par la voix de son secrétaire général ! Quant à la déplorable affaire Prigojine, qui a défrayé la chronique depuis sa mutinerie le 24 juin jusqu'à sa mort étrange le 23 août, elle illustre cette funeste propension à la rébellion que notre Père nommait *« l'homme ingouvernable »*, cause de tous les échecs de la contre-révolution. Par la grâce du Cœur Immaculé de Marie qui veille sur

la Russie, Vladimir Poutine a jusqu'à présent réussi à faire prévaloir sa sagesse contre toute dissidence.

En Afrique, l'éviction lamentable de la France au Gabon et surtout au Niger permit à notre frère de dresser le bilan de plus de soixante ans de *décolonisation*. La France a continué à aider ses anciennes colonies par ses entreprises, par son armée, mais sans vision politique. Au contraire, la République n'a eu de cesse d'influer sur ces jeunes États selon une logique de corruption et d'intérêts clientélistes, pour leur imposer son idéologie démocratique et, aujourd'hui, ses mœurs infâmes. Ce n'est pas du *néocolonialisme*, mais bien plutôt de l'*anticolonialisme* ! Ses concurrents américains, chinois ou russes ont maintenant beau jeu de la diffamer et de la supplanter. Mais seules la christianisation et la civilisation de ces peuples, selon les vœux du Père de Foucauld, pourront les délivrer de leur état de guerre et de misère endémiques.

Tant de drames ne guérissent pourtant pas le Pape de ses chimères. Les JMJ lui ont offert une tribune pour prêcher son rêve de fraternité universelle et furent la vitrine d'une Église ouverte à tous. Cette Église sans frontières, qui partage ses trésors – Jésus-Hostie, les sacrements, etc. – avec tous, doit être le moteur de la construction d'une humanité fraternelle. Lors du passage du Saint-Père à Fatima, cette idée fixe a occulté la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Délaissant le discours qui lui avait été préparé, lequel implorait de Notre-Dame du Rosaire le don de la paix et renouvelait la consécration du monde à son Cœur Immaculé, François a préféré improviser sur son thème favori : « *L'Église n'a pas de portes* » et rabaisser la Vierge Marie à un rôle "subordonné" : « *Elle accompagne toujours. Elle n'est jamais protagoniste.* »

C'est donc en rappelant les cris d'alarme de sœur Lucie que frère Bruno conclut le Congrès. Ils nous dictent nos résolutions : « *Notre-Dame a promis de remettre à plus tard le fléau de la guerre si la dévotion réparatrice était propagée et pratiquée. Nous la voyons repousser ce châtement dans la mesure où l'on fait des efforts pour la propager. Mais je crains que nous ne puissions faire davantage que ce que nous faisons, et que Dieu, mécontent, lève le bras de sa miséricorde et laisse le monde être ravagé par ce châtement, qui sera comme il n'y en a jamais eu, HORRIBLE, HORRIBLE.* » (20 juin 1939)

Le jeudi suivant, 5 octobre, la Permanence parisienne eut la grâce de faire son heure sainte mensuelle dans la chapelle de la Médaille miraculeuse, Rue du Bac. Frère François fit méditer à nos amis la révélation

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

OCTOBRE 2023

- ACT. NOTRE-DAME EN GRAND CHAGRIN
DANS LE MONDE ET DANS L'ÉGLISE.
- A 149. ILLUMINISME SYNODAL !

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2023

OCTOBRE 2023

L'UNIQUE CŒUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES ET DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL

- HE 32. ORATORIO DE FRÈRE HENRY DE LA CROIX,
POUR SOLISTES, CHŒUR ET ORCHESTRE.
1 DVD (14 €) – 1 CD (9 €).
- B 84. PRÉSENTATION DE L'ORATORIO.

du scapulaire vert. C'est à partir de 1840 que la Sainte Vierge apparut à sœur Justine Bisqueyburu afin de lui offrir ce tout-puissant moyen de salut pour les pécheurs qui ont le plus besoin de miséricorde. Il n'est que de l'invoquer *avec confiance* : « *Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.* » L'orthodromie divine progresse ainsi peu à peu vers l'instauration du culte du Cœur Immaculé de Marie, pleinement révélé à Fatima !

La semaine suivante, nos communautés de Saint-Parres et de Frébourg entrèrent en retraite. Nous fîmes le plein de grâce et de charité par la médiation de saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, dont notre Père nous dévoila l'extraordinaire vocation : révéler et déverser dans l'Église la circumincessante charité du Cœur de Jésus et Marie. Nos amis qui viendront célébrer les premiers samedi du mois dans nos maisons en profiteront à leur tour !

Un pèlerinage à Joinville, où l'on vénère la Ceinture de saint Joseph, acheva cette semaine bénie. Elle fut rapportée de Terre sainte par Jean de Joinville, l'ami de saint Louis. Nous avons confié notre petit troupeau au chef de la Sainte Famille et l'avons surtout supplié de ceindre sa puissance pour secourir son Église !

(frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.